

Ville de **Feignies** / Feignies Loisirs Animations Culture

Médiathèque de Feignies

Concours de nouvelles

France Philippe

2018

THÈME JEUNES

(DEUX CATÉGORIES : MOINS DE 13 ANS ET DE 13 À 16 ANS)

Et vous trouvez ça drôle ?

**THÈME
ADULTES**

Celui que l'on croyait disparu





Voilà déjà l'automne, les feuilles tombent et celles de notre concours de nouvelles arrivent.

Les membres du jury, que je remercie de leur travail, se sont empressés de lire et de nous donner leur classement. Vous trouverez dans ce fascicule les dix premières nouvelles.

Cette année, 31 adultes et 6 jeunes, tous de France, ont participé au concours. Ils viennent de 26 départements différents, et 10 participants sont du département du Nord

Une nouvelle édition du concours se termine, le moment est venu de remercier toutes les personnes qui participent à son bon déroulement. Merci à Mlle Royer, Mme Boucher, M. Dehoze, M. Chambre.

Merci à M. Lavallée, adjoint à la culture, pour son soutien et pour sa participation en tant que jury exceptionnel de ce concours.

L'année prochaine nous fêterons notre 20^e édition, et nous espérons une plus forte participation, avec comme thèmes :

Pour les adultes : une amnésie qui tombe à pic.

Pour les jeunes : sauvé par mon portable.

Bonne lecture et rendez-vous pour notre 20^e année.

Jean de La Bruyère : « Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs ».

Jean Vautrin : « Dans la nouvelle, plus que dans tout autre genre littéraire, l'auteur n'a pas le droit d'emmerder son lecteur ».

*JEAN-MICHEL VOULOIR
Président de FLAC
Feignies Loisirs
Animations Culture*

Concours de nouvelles France Philippe

Année 2018

Organisé par la Ville de Feignies,
Feignies loisirs animations culture
et la Médiathèque municipale de Feignies

THÈME ADULTES

Celui que l'on croyait disparu

1 - Salut l'artiste <i>Janine Malaval</i>	1
2 - Un si beau stylo <i>Philippe Rinaudo</i>	9
3 - L'enterrement <i>Patricia Burny-Deleau</i>	17
4 - Le retour d'Ulysse <i>Colette Thibeault</i>	21
5 - Disparu au champ d'honneur <i>Filippo Pavone</i>	29
6 - L'illusion du souvenir <i>Céline Dubreux</i>	39
7 - M comme... <i>Elisabeth Callandret-Bigot</i>	47
8 - Marquis <i>Christine Menard</i>	55
9 - Histoire de la disparue retrouvée <i>Bernard Loesel</i>	59
10 - La personne recherchée <i>Jacques Grange</i>	63

THÈME JEUNES

Et vous trouvez ça drôle ?

Catégorie moins de 13 ans

1 - La promesse <i>Romane Clauzel</i>	73
---	----

Catégorie de 13 à 16 ans

1 - C'était pour rigoler <i>Lisa De Santis</i>	75
2 - Une rentrée bouleversante <i>Mathieu Devos</i>	85

Renseignements auprès de la Médiathèque municipale de Feignies
17, rue de Blaton 59750 FEIGNIES ou mediatheque@ville-feignies.fr
Tel : 03 27 68 17 03 ou sur www.mediatheque-feignies.fr

CONCOURS ADULTES
Celui que l'on croyait disparu
1 - SALUT L'ARTISTE

JANINE MALAVAL

A quatre-vingt-cinq ans, Jean Roy avait conservé sa haute et svelte silhouette qui lui donnait ce physique avantageux de dandy attardé. Il dardait sur le monde ses yeux bleus, tantôt tristes, tantôt pétillants au gré de ses humeurs. Son visage, long et anguleux, façon lame de couteau, était barré d'une épaisse moustache. Il prenait volontiers un air de chien battu, aussitôt contredit par la lumière et l'intensité du regard. Ses cheveux lui faisaient une crinière blanche, ondulant généreusement jusqu'à ses oreilles. Il cultivait l'art des mots et de l'éloquence. Et son rire aussi tonitruant qu'imprévisible résonnait régulièrement dans ses conversations. Il était d'une rare élégance. Toujours en veston et cravate, quelle que soit la saison. Il ne sortait jamais sans sa canne qu'il faisait tourner avec la dextérité d'un Arsène Lupin. Bref, un gentleman.

Sous cette façade policée, Jean cachait un tempérament fantasque, à la limite de l'excentricité, dont il ne pouvait pas toujours contrôler les dérapages. Un peu comme un volcan que l'on croit en sommeil et dont les braises jaillissent de temps à autre. Ses enfants s'inquiétaient de ces écarts qui avec l'âge tendaient à se renouveler de plus en plus souvent. Les oublis, les pertes de mémoire se multipliaient. Ils avaient jugé nécessaire son placement dans un établissement accueillant des personnes âgées. « Pour ton confort et ta sécurité, Papa » disaient-ils. Le confort de qui ? répondait Jean en silence. Bref, il n'avait pas eu le choix, mais ne s'était pas rebellé. De fait, il s'y plaisait. Odette, son grand amour, était décédée voilà presque trente ans, après avoir reçu une balle de tennis sur la tête lors d'un match. Jean conservait religieusement ses cendres dans une jolie urne en forme de vase chinois dont il ne se séparait jamais.

Le couple avait eu deux fils et une fille. Cette dernière vivait près de son père dans la vaste propriété qu'il avait quittée pour la maison de retraite.

Les relations de Jean avec ses enfants étaient courtoises mais dénuées de chaleur. De ses fils, il recevait quelques coups de fil, au mieux de rares visites. Quand sa fille venait le voir, cela ressemblait plus à une tournée d'inspection qu'à un moment d'échange et de convivialité. Il y a longtemps que Jean avait compris que ses enfants le soupçonnaient de perdre la tête. Il ne leur donnait pas vraiment tort car il était parfois conscient des vides qui habitaient sa mémoire et qu'il ne parvenait plus à combler.

Seule Lola, sa petite-fille, se plaisait en sa compagnie, goûtant chez Jean sa part de fantaisie et d'originalité, dédaignant les aspects inquiétants relevés par son entourage. Tous deux entretenaient de tendres relations basées sur la compréhension et la complicité.

Depuis que Jean s'était retiré à la Résidence Sainte-Anne, il prétendait communiquer avec sa défunte épouse. Selon lui, elle apparaissait dans les plis du rideau de la fenêtre, bavardait un moment, puis se désintérait dans un léger nuage de brume. Jean avait accueilli cette manifestation avec un grand bonheur. D'autant qu'elle revenait avec régularité. Il en avait fait part à sa fille, tout heureux de lui donner des nouvelles de sa mère en provenance de l'au-delà.

Mais sa fille s'était décomposée, convaincue que l'état mental de son père empirait. Elle avait aussitôt alerté le médecin de l'établissement. Or ce dernier avait éludé, ne se sentant pas de taille à combattre les esprits. Cela dépassait les limites de ses connaissances médicales. « Du moment que cela lui procure du plaisir, laissons-le vivre tranquillement ces moments qui le rendent heureux. C'est mieux que des médicaments, non? » répondait-il pour rassurer la fille de Jean et préserver sa propre sérénité. « Cet établissement a été construit sur les fondations d'un ancien couvent du XVème siècle, expliqua-t-il. C'est sans doute un lieu propice à la survenue de phénomènes paranormaux. Du reste, pour être franc avec vous, on dit que cet endroit est hanté.

Sans doute certaines personnes sont très sensibles à l'atmosphère du lieu».

Lola se passionnait pour ces retrouvailles insolites. Elle n'avait jamais connu sa grand-mère. Mais cette dernière n'apparaissait qu'à son seul époux. Elle s'évanouissait systématiquement dès qu'un tiers s'invitait dans la chambre. Lola pressait donc Jean de lui rapporter leurs conversations. « Oh tu sais, lui répondait-il. Odette n'est pas autorisée à rapporter ce qui se passe là-bas. Elle dit que tout va bien et qu'elle a rencontré récemment notre ami Roger, décédé des suites d'une mauvaise grippe.

Odette de son vivant n'évoquait jamais sa mort. La seule fois où elle avait consenti à en parler, c'était pour demander à être incinérée. Elle rejetait la perspective de rejoindre ses aïeux dans le tombeau de famille. Jean avait donc choisi de conserver près de lui les cendres de sa femme.

Lors d'une de ses visites d'outre-tombe, Odette avait remarqué l'urne sur l'étagère. Elle avait alors prié Jean d'en disperser les cendres dans la Seine, à Paris, depuis le pont d'un bateau, afin de dériver doucement dans le cours du fleuve et rejoindre la mer. « Tu te rends compte de ce que tu me demandes, avait objecté Jean. A mon âge, voyager en train jusqu'à Paris. Ici je n'ai droit qu'à de petites sorties en ville de quelques heures, et à la messe du dimanche matin. Si je disparaissais quelques jours, on va me chercher partout.

- Tu seras vite de retour. Notre fille n'aura pas le temps de s'inquiéter ! Et puis tu pourras revoir Paris. Tu as toujours adoré cette ville. Et je sais que tu te débrouilles parfaitement avec Internet qui n'existait pas de mon temps. Tu as un ordinateur, une imprimante, tu peux donc réserver ton billet de train, et même un hôtel. Je sais que Lola t'a expliqué comment ça marche. Heureusement, tu as encore ta carte bleue. Tes comptes sont bien approvisionnés. Alors fais-le ».

Jean était très tenté. Odette avait raison. Il pouvait bien s'offrir une petite escapade parisienne, une brève récréation de deux jours. Un large sourire éclaira son visage alors qu'il allumait l'or-

dinateur portable. Ses doigts valsaient sur le clavier.

« Je partirai dimanche matin, décida Jean. On croira que je suis à la messe. La gare est à côté de l'église. Et pour transporter l'urne, je prendrai le sac à dos que Lola a oublié ici. Et l'hôtel ? Je crois que je verrai une fois arrivé. Inutile de laisser des indices dans l'ordinateur si l'on vient à le fouiller ». Jean était si excité qu'il parlait tout haut, s'adressant aux meubles et aux bibelots comme s'ils allaient lui répondre.

Il ouvrit sa penderie et d'un coup l'angoisse monta. Il ne pouvait pas se rendre dans la capitale avec des habits aussi démodés. Ses costumes désormais vieillots, ses vestons juste bons pour des funérailles, lui semblaient subitement le comble de la laideur. Ses cravates étaient bien trop sobres. Dès qu'il arriverait à Paris, Jean se promit d'acheter des vêtements neufs afin de se conformer aux critères de la mode parisienne. En passant devant le miroir, l'angoisse monta encore d'un cran. Ses cheveux perdaient de leur éclat et de leur densité. Il faudrait avoir recours aux soins d'un coiffeur qui s'occuperait aussi de sa moustache dont les extrémités retombaient tristement.

C'est dans cet état d'esprit que Jean quitta en douce sa petite chambre, le dimanche suivant, muni de son billet de train, avec dans son sac la précieuse urne. Le trajet dura trois heures. Jean se réveilla à l'arrivée en gare de Lyon. Il monta dans le premier taxi qu'il vit et se fit déposer à l'Hôtel de France repéré sur Internet. Il déposa l'urne dans le placard de sa chambre. Il profita du reste de la journée pour faire une promenade qui l'emmena à l'heure du repas dans un très bon restaurant. Il y fit un repas gastronomique bien éloigné de l'ordinaire de Sainte-Anne. Il avait coupé son téléphone portable mais en le consultant il dénombra pas moins de trente appels émanant de Sainte-Anne et de ses enfants. Il ne prit même pas la peine de les lire. Seul un SMS de Lola retint son attention : « Alors Papy, tu t'es fait la belle ? Et tu as emmené Mamy avec toi ! Si tu as besoin de moi, appelle. Je te promets que je ne dirai rien. Les gendarmes sont prévenus. Profite et prends soin de toi. Promis, tu me raconteras tout. Bises ».

Le lendemain matin, après un copieux petit déjeuner, il prit sa canne et partit à l'aventure dans les rues parisiennes. Peu importe s'il se perdait, il rentrerait en taxi. Il cherchait un quartier commerçant où il pourrait trouver facilement le coiffeur et les boutiques indispensables à sa métamorphose. Il interrogea une passante un peu décontenancée mais amusée par sa demande. Elle lui indiqua le trajet pour se rendre dans le quartier des Grands Magasins. Jean était étourdi par l'intensité du trafic, le bruit des voitures et des klaxons, les piétons qui le bousculaient parfois sans ménagement. Il aperçut un salon de coiffure et entra. Jean expliqua à l'employée qui le reçut qu'il souhaitait restructurer sa coiffure en donnant du volume à son abondante chevelure blanche. Il voulait aussi que l'on taille et peigne sa moustache afin d'accentuer le style Dandy qu'il affectionnait. La coiffeuse se mit au travail et Jean put admirer le résultat parfaitement conforme à son attente.

« C'est drôle, fit la coiffeuse, vous me faites penser à quelqu'un. Je suis sûre de vous avoir déjà rencontré. Je n'arrive pas à me souvenir. Ah j'y suis ! Vous me faites penser à Jean Rochefort. Vous êtes de sa famille ? ». Jean démentit, mais admit être un fervent admirateur du comédien. Il était particulièrement flatté de la comparaison qu'il prenait pour un compliment. La coiffeuse fit défiler sur son smartphone des photos de l'acteur et les lui montra.

« Pour le visage, c'est à s'y méprendre, les yeux, le sourire, et bien sûr la moustache et la coiffure. Votre canne vous donne un air de vrai gentleman, comme lui. Il faudrait juste que vous changiez le style de vos vêtements. Regardez son look incroyable et qui lui va si bien ! Mettez une veste à carreaux marron et jaune, une chemise blanche, une cravate orange, un pantalon crème. C'est Génial non ? Complétez par des baskets bicolores blanches et orange et vous serez Jean Rochefort, celui que l'on croyait disparu ».

Waouh ! Jean était aux anges. Il était gagné par l'enthousiasme de la jeune femme. Pas une minute à perdre. Il courut plus qu'il ne marcha jusqu'au Printemps. Il trouverait certainement la tenue idéale. Il repéra une grande marque qui proposait des vêtements

dernier cri, plutôt pour une clientèle jeune. Le vendeur, vêtu comme un top model, comprit immédiatement la requête de son client. En un clin d'oeil, Jean devint Rochefort : pantalon moutarde, chemise blanche, pas de cravate mais une écharpe en soie mauve, veste noire large ultra chic. Le vendeur dénicha des baskets blanches à bouts vernis noirs. Jean était différent mais pas du tout ridicule. « Quelle classe ! s'écria le vendeur, vous êtes parfait. Tenez, la Maison vous offre les chaussettes violettes. Elles sont indispensables. Je vous fais un revers au pantalon pour qu'on puisse bien les voir. Merci Monsieur. Grâce à vous, j'ai eu l'honneur d'habiller Jean Rochefort ». La note était salée, mais Jean n'en avait cure. Son modèle n'aurait pas regardé à la dépense.

Il quitta le magasin tout de neuf vêtu et jeta dans une poubelle ses oripeaux. Il avait totalement oublié la maison de retraite, sa fille, et la police lancée peut-être à ses trousses. Était-ce l'effet induit par son nouveau look ? Jean se sentait habité par le personnage. La démarche, le regard vif sous les paupières lourdes, même la voix chaude et mélodieuse, tout le ramenait à son modèle.

Il regagna son hôtel, heureux comme un gosse à Noël. Il feignit d'ignorer le regard ébahi du chauffeur dans le rétroviseur. Jean fourra l'urne dans le sac à dos, régla sa note à la réceptionniste médusée, et reprit un taxi pour se rendre à l'embarcadère des Bateaux Mouches. Il portait le sac à l'épaule, encore un effet de style. Dans la file d'attente, tout le monde le regardait, lui souriait comme s'il était devenu une attraction. Discrètement, on le prit en photo, puis l'on s'enhardit à faire des selfies en le prenant par le cou. Une touriste japonaise lui dit dans un mauvais français qu'elle avait adoré « Un éléphant ça trompe... ». Il y eut même des signatures d'autographes auxquelles il se prêta de fort bon gré en apposant ses initiales JR.

Il embarqua sur le bateau et s'appuya au bastingage. Il fit ses adieux à Odette en lui souhaitant bon voyage et en lui donnant rendez-vous à Sainte-Anne. Quand il voulut ouvrir l'urne funéraire, alors que le bateau avait pris son rythme de croisière, il s'aperçut qu'elle était scellée. Un touriste américain debout près de lui s'intrigua de ses efforts pour décapsuler l'urne et offrit son aide.

A eux deux, ils tentèrent en vain d'enlever le bouchon. Un remous du bateau leur fit perdre l'équilibre. Jean lâcha l'urne, le couvercle sauta, les cendres se répandirent au-dessus du fleuve. Les passagers suivaient avec attention la scène ignorant que les cendres d'Odette partaient à la dérive. Lorsque Jean vit l'urne revenir à la surface et flotter comme un bouchon au gré des clapotis, il lui envoya un baiser sous le regard amusé des spectateurs qui en oubliaient d'admirer le somptueux paysage des quais de Paris.

Le coeur léger, il reprit le chemin de la résidence, satisfait du devoir accompli, la tête pleine de souvenirs à conter à Lola. La perspective de l'accueil qu'allait lui réserver sa fille, sans parler du personnel de la maison de retraite, ne parvenait pas à entamer sa bonne humeur. Il était décidé à défendre bec et ongles son nouveau style et à continuer à faire vivre Jean Rochefort à travers sa propre image.

« Mon Dieu, c'est vous ? s'écria la secrétaire éberluée, alors qu'il passait le seuil. Monsieur Roy ! Celui que l'on croyait disparu. On dirait Jean Rochefort. Que vous est-il arrivé ? On vous cherche partout depuis dimanche. Pourquoi n'avez-vous pas appelé ? Et c'est quoi cette tenue ? ».

Jean fit tourner sa canne, enlaça la secrétaire, lui murmurant à l'oreille des compliments de sa voix de velours. Il se mit à valser au milieu du salon, fredonnant une mélodie dont il inventait les paroles en même temps que la musique.

« Oui, je suis de retour, pour vous parler d'amour.

Je suis un trublion qui s'prend pour Cupidon.

Point de disparition, juste une récréation.

N'allez pas me punir, car j'ai su revenir».

Déjà la nouvelle de son retour s'était propagée. Au seuil du grand salon, pensionnaires et personnel soignant s'étaient massés pour apercevoir Jean qui continuait à virevolter sur la piste et poursuivait sa chanson.

« J'accompagnais ma chère Odette qui voulait partir en goguette ».

Il s'arrêta net en apercevant sa fille et Lola qui venaient d'arriver.
Sa petite fille courut l'embrasser en murmurant :

« Salut l'artiste ! ».

2 - UN SI BEAU STYLO

PHILIPPE RINAUDO

Rien ne transportait plus Paul-Henri Dalemberth qu'un bel objet. De luxe, de préférence. Et comme il aimait écrire il adorait surtout les beaux stylos.

Au fil des années il en avait acquis quatre qu'il considérait comme son bien le plus précieux : un Parker, un Waterman, un Graf von Faber-Castell et un Montblanc. Un artisan-ébéniste, vieil ami de la famille, lui avait fabriqué un écrin en bois exotique dont les quatre logements intérieurs étaient tapissés de velours noir, fermé par une vitre que bloquait une serrure de sécurité.

Il ne se passait pas une nuit sans que Paul-Henri ne se recueille, avant d'aller se coucher, quelques minutes devant ses quatre merveilles du monde, au demeurant chefs d'oeuvre d'ivoire, de laque de Chine et d'or. Il pouvait alors s'endormir serein en rêvant au glissement sensuel d'une plume dorée sur du beau papier.

Le maître-artisan lui avait livré le boîtier protecteur le 6 juillet 1914. Paul-Henri ne put en profiter qu'un mois : le 3 août l'Allemagne déclarait la guerre à la France et trois jours après il recevait son ordre d'affectation.

Il décida d'emporter l'un de ses stylos dans son paquetage sans en parler à personne. En effet il acceptait son sort, être affecté comme caporal dans l'Infanterie, mais se refusait d'imaginer écrire à ses proches autrement qu'avec l'un de ses stylos. Il choisit le Montblanc et ne prit qu'une bouteille d'encre : cette guerre sera finie avant Noël, cela suffira amplement.

C'est ainsi qu'il se retrouve en mai 1916 à défendre le Fort de Douaumont, au nord de Verdun. Crasseux et arborant une barbe d'une semaine, abruti par le bruit incessant des canons jour et nuit, assis dans la boue au fond de sa tranchée, il écrit une lettre à ses parents. Il utilise ses dernières gouttes d'encre et pressent que cela sera son ultime missive. La plume du Montblanc sautille sur le papier indifférente à l'environnement hostile : « Mes chers

parents, les Boches résistent encore mais nous allons enfoncer leurs lignes, c'est certain ! ». Il allait ajouter l'argument indiscutable : « Ils sont incapables d'ajuster correctement leurs tirs d'artillerie » lorsqu'un obus teuton choisit la tranchée de Paul-Henri pour percuter le sol. Plusieurs tonnes de terre ont volé pour finalement engloutir les Poilus que la déflagration n'avait pas déjà transformés en chaleur et poussière. Forts de ce coup au but, fut-il dû au hasard, les Allemands sont sortis de leur tranchée à cinquante mètres de là et montés à l'assaut emmenés par le capitaine Von Kemmelfeld, un officier respecté de tous car il était dans le civil le secrétaire particulier du ministre d'Etat Matthias Erzberger et avait refusé néanmoins tout traitement de faveur. Ils ont parcouru sans encombre la distance qui les séparait des lignes françaises mais ne les ont pas trouvées : la tranchée avait été entièrement comblée, ce qui a quelque peu terni le succès de leur assaut. En parcourant la zone Von Kemmelfeld a ramassé un trophée improbable : un magnifique stylo perdu au milieu de cette désolation putride.

Lorsque la mère de Paul-Henri apprit que son fils était mort pour la France, selon la formule consacrée, elle pénétra dans son bureau pour la première fois depuis la mobilisation générale. Elle ne fut pas étonnée de le trouver parfaitement en ordre et remarqua seulement que l'un de ses chers stylos manquait à l'appel. Elle vérifia machinalement que la serrure de l'écrin était intacte. On en parla lors du déjeuner dominical ; personne ne put imaginer que Paul-Henri ait emporté un tel objet précieux dans l'enfer des tranchées. Il fut convenu dans la famille que le stylo serait considéré disparu.

Quelque deux ans et demi plus tard, le 6 novembre 1918, Matthias Erzberger s'apprêtait à conduire une délégation allemande dans la forêt de Compiègne pour y signer l'Armistice. Le matin il constata que son stylo ne fonctionnait plus et demanda à Otto von Kemmelfeld, lequel sérieusement blessé en 1917 avait repris son poste civil, de lui en fournir un immédiatement. Ce dernier lui prêta à contrecœur son Montblanc qu'il appelait affectueusement son « Douaumont ». C'est donc avec ce stylo intimement français

que le ministre allemand apposa sa signature au bas de l'acte d'Armistice le 11 novembre au petit matin.

Le général Weygand, assis en face de lui, avait repéré le Montblanc et avec un sourire narquois lui fit part de son étonnement de le voir parapher au nom de son pays, fut-il vaincu, avec un stylo ennemi. Erzberger, vexé, lui répondit dans un excellent français « Nous devons vous rendre nos armes, n'est-ce pas ? Eh bien, grand bien vous fasse ! » et il fit rageusement rouler le stylo vers Weygand. Celui-ci l'avait glissé dans sa poche avant même de descendre du wagon.

Une guerre chasse l'autre et les armistices se suivent et ne se ressemblent pas. Nous sommes à Bordeaux le 16 juin 1940 dans les bureaux où s'est replié le gouvernement constitué par le Maréchal Pétain et qui demande aussitôt l'armistice. Le Général De Gaulle décide alors de partir immédiatement pour Londres. En quittant les locaux il aperçoit sur le bureau de Weygand le stylo, dont celui-ci lui a vingt fois conté l'histoire, et, sans plus réfléchir, le subtilise en se disant qu'au moins il ne servira pas à signer cet armistice-là.

Dans l'avion prêté par Churchill, qui l'emporte en Angleterre, il se prépare, sans s'en douter, à devenir l'homme-du-18-juin en commençant à rédiger son célèbre appel. Avec le stylo qu'il considère en souriant comme sa première prise de guerre.

Après la Libération, en 1946, le frère cadet de Paul-Henri Dalemberd décida de mettre en salle des ventes la collection d'objets de luxe de son frère. Les candidats acheteurs s'étonnaient de ne voir que trois stylos dans l'écritin. Il leur était répondu que l'absence du quatrième restait un mystère dans la famille et qu'il avait disparu au début de la Grande Guerre, dans des circonstances inconnues. Curieusement l'absence du dernier stylo décourageait les amateurs. Excédé, Jean-Philippe Dalemberd, neveu de Paul-Henri, retira le coffret de la vente.

Pendant ce temps-là le Général De Gaulle, las des luttes intestines auxquelles se livraient avec délectation les partis de la IVème République, bouclait ses valises pour rentrer à Colombey-les-

Deux-Eglises. Parmi ses proches collaborateurs, Michel Debré était le plus affecté et se sentait orphelin. Le Général lui tendit le stylo pour le consoler : « Ne faites pas cette tête-là, Debré. C'est maintenant que les choses sérieuses vont commencer. Tenez, prenez cet outil et songez à écrire une nouvelle constitution pour la France. L'actuelle n'est que désordre et impasse. Ce stylo vous le rappellera chaque jour ; vous me le rendrez quand je reviendrai ». Il faillit ajouter « Et cela ne va pas traîner » mais un réflexe de prudence le retint. De lucidité aussi : il lui faudra ronger son frein pendant douze longues années.

Mais il revint enfin. Quand la IVème République fut à bout de souffle et d'idées pour se sortir du pétrin. A peine eut-il investi son bureau et posé son manteau que Michel Debré s'empressait de lui rendre symboliquement le stylo dont il avait toujours su n'être que le dépositaire temporaire. De Gaulle le glissa en souriant dans la poche intérieure de sa veste en déclarant ouverte la genèse de la Vème République : « Alors, Debré, cette Constitution ? »

Néanmoins Charles De Gaulle n'aimait pas ce stylo. Son éducation catholique ne lui permettait pas d'oublier qu'il avait été volé. Ce qui chatouillait désagréablement son sens moral. Il essaya de le perdre ou de le laisser traîner pour tenter un autre voleur. A Alger, à Brazzaville, à la Maison Blanche, au Petit-Clamart ou au Québec : rien n'y fit. Personne n'osait s'en prendre à l'homme-du-18-juin. Il ne lui restait qu'à en faire cadeau sans en avoir l'air. Pas un cadeau officiel donc, un cadeau spontané.

L'occasion lui fut donnée fin 1967 quand Brigitte Bardot vint à l'Elysée lors d'une réception officielle. Elle portait une veste à brandebourgs qu'elle a rendue célèbre à cette occasion. Le Général s'était réservé d'accueillir cet autre personnage culte des Français : « Quelle chance, Madame ! Je suis en civil et vous êtes en uniforme ! ». Il ne la perdit pas de vue de la soirée, ce qui n'était pas très difficile et se retrouva à côté d'elle lorsqu'on lui présenta le Livre d'or de l'Elysée. Elle tenait à y mettre un mot mais n'avait naturellement pas de quoi écrire. Le Général lui tendit le stylo. BB, émue de tenir un objet contre lequel avait palpité le coeur du grand homme, griffonna quelques mots aimables puis tendit le

Montblanc à l'hôte des lieux qui ne le prit pas : « Gardez-le, Madame. Cela aurait fait plaisir à Weygand ». L'actrice ne voyait pas du tout qui était ce Weygand mais accepta le cadeau en rosisant et offrit en échange son plus beau sourire. Le Général s'estima largement bénéficiaire.

Le lendemain, BB en fit cadeau à Serge Gainsbourg avec qui elle filait le parfait amour. Elle espérait qu'avec une si belle plume l'homme à la tête de chou lui écrirait une chanson juste pour elle. Ce qui aurait été certainement le cas s'ils ne s'étaient séparés trois semaines plus tard. Gainsbourg vrillé par la déprime (on ne peut que compatir) perdit le stylo au poker au profit d'un copain de beuverie qui était perpétuellement fauché et fourgua dès le lendemain le bel objet au premier antiquaire venu. Celui-ci le revendit à un chanteur de variété à succès qui achetait tout objet pouvant refléter sa réussite professionnelle et, surtout, financière. En gros n'importe quoi pourvu que cela soit très cher et puisse se jeter en pâture aux yeux avides des paparazzi. Un stylo d'une marque luxueuse lui paraissait pertinent. Il n'écrivait que pour signer des autographes et cela se faisait à la vue de tous.

Le Montblanc remplissait parfaitement sa fonction d'indicateur de fortune au fur et à mesure que son réservoir se vidait. Jusqu'au moment où, au beau milieu d'une séance de dédicaces à l'Olympia, le crooner ne put signer que la moitié de son nom. Il se dit que luxe et camelote n'étaient tristement pas incompatibles : son stylo avait rendu l'âme au bout de six mois. Son manager trouva le Montblanc dans la poubelle de la chambre d'hôtel et pensa que l'artiste l'avait laissé tomber par mégarde mais celui-ci lui confia avec tristesse et dépit que l'objet ne fonctionnait plus. Le manager n'osa pas le détromper mais ne se résignait pas à voir un Montblanc partir à la décharge. Il eut alors l'idée lumineuse de l'engager comme gros lot d'un concours organisé par le magazine Salut les copains sur le thème des dates-clés de la vie de son poulain. Le succès fut énorme et le stylo gagné par un certain Jean-Claude Poulingot, clerk de notaire à Verdun (Meuse) qui connut, ce jour-là, la félicité.

Il ne quittait plus le stylo. De jour comme de nuit : il avait cousu une poche spéciale sur ses pyjamas. Ce qui avait le don d'irriter

Gabrièle, son amie. La jeune femme avait l'impression que le chanteur idolâtré par Jean-Claude était toujours entre eux. Un ménage à trois en quelque sorte. Et maintenant ce trophée s'était immiscé aussi. A tout instant. De la liste des courses que Jean-Claude ne remplissait qu'au Montblanc, à ce maudit stylo qui lui battait les côtes quand ils faisaient l'amour. Elle en venait à haïr les Sumériens pour avoir inventé l'écriture.

Elle oubliait un peu les obsessions de son compagnon lorsqu'ils allaient se promener autour du Fort de Douaumont et pique-niquer dans la forêt voisine, les dimanches ensoleillés. Ce fut le cas le week-end suivant et ils se sont retrouvés à déambuler romantiquement en se tenant par la main dans ce lieu mythique et si densément émouvant. Gabrièle y avait perdu son grand-père et vivait chacune de ces promenades comme un pèlerinage. Elle avait la forte impression de cheminer dans une page de l'Histoire de France qui ne s'effacerait jamais. Jean-Claude, originaire de Montauban, n'était pas envahi de la même émotion même s'il respectait tout ce qui concernait la Grande Guerre.

L'idée le traversa qu'il devait y avoir un livre d'or pour les visiteurs de ce lieu de mémoire et il dégaina son Montblanc en déclarant qu'il allait concrétiser son passage par quelques mots. Gabrièle lui demanda doucement de vivre l'instant présent et d'arrêter de vouloir marquer à l'encre tous les endroits où il passait. Jean-Claude, vexé, rétorqua que le stylo était l'arme des temps modernes et méritait autant de respect que le sabre ou la baïonnette d'antan. A sa grande surprise, Gabrièle explosa d'une colère chargée de la haine des Sumériens, des stylos à réservoir et des poches de pyjama lestées. Elle arracha le Montblanc des mains du clerc médusé et le lança au loin, en contrebas des ruines. Jean-Claude passa sans transition de pétrifié par l'accès de violence de son amie à crucifié par ce qu'elle venait de faire. Il passa le reste de la journée à fouiller en tremblant les buissons des alentours. Sans succès. Ils rentrèrent à Verdun sans échanger un mot et se séparèrent deux jours plus tard. Ils avaient pourtant désormais en commun d'avoir perdu un être cher à Douaumont.

Quelques années plus tard une cérémonie fut organisée à

Douaumont pour le 60ème anniversaire de la bataille de Verdun. Grand'messe et discours officiels sur le parvis de l'ossuaire puis visite privée du Fort étaient au programme. Parmi les invités se trouvait Jean-Philippe Dalember, secrétaire d'Etat, qui avait perdu son oncle à Douaumont en 1916 et se sentait dans un état d'esprit qu'il ne se connaissait pas. Détaché de l'instant, il était ailleurs. Il s'écarta un peu du groupe des invités pour marcher à son rythme, en communion avec le souvenir de cet oncle dont son père et sa grand-mère lui avait si souvent parlé. Il maudissait en lui-même la folie des hommes et ces guerres inutiles et monstrueuses quand le soleil fit briller sous ses yeux quelque chose dans un buisson d'épineux. Jean-Philippe se pencha pour tenter de voir ce qu'il en était et, faute d'y parvenir, plongea la main dans le buisson. Il en retira un stylo et quelques égratignures. Après avoir nettoyé le stylo il prit conscience de sa qualité. Et songea immédiatement qu'il savait où le ranger : à la place inoccupée depuis plus de 60 ans dans le boîtier qui avait appartenu à son oncle et qu'il avait sauvé de la vente publique trente ans plus tôt.

C'est ce qu'il fit deux jours plus tard en priant secrètement l'oncle vénéré de lui pardonner d'héberger ainsi un stylo inconnu. Mais trouvé à Douaumont.

Au paradis des Poilus, le caporal Dalember souriait de bonheur en constatant que l'on n'échappe pas à son destin et qu'il suffit d'être patient.

3 - L'ENTERREMENT

PATRICIA BURNY-DELEAU

Dix heures trente, trois coups brefs frappés à la porte et voilà un samedi qui bascule.

Un porteur me remet une enveloppe bordée d'un liseré noir contenant un faire-part de décès à l'ancienne. Je lis :

Pour respecter ses dernières volontés
Vous êtes informé(e) de la disparition de
MADEMOISELLE JULIE MARTIN
Dans sa soixante-cinquième année
Hier, vendredi 31 mars à 16 h 45.

Un dernier hommage lui sera rendu ce jour. Rendez-vous à 14 heures, à son domicile.

Juste avant de disparaître, elle a émis le souhait que tous ceux qui l'accompagneraient en cette occasion portent des couleurs claires et que comme fleurs, ils ne se munissent que d'une unique rose blanche. Toutes ces roses seront réunies en un « bouquet de l'amitié » qu'elle aura près d'elle pour l'éternité.

En bas l'adresse de mademoiselle Martin et les coordonnées de l'entreprise de pompes funèbres.

Le ciel me tombe sur la tête ! Mademoiselle Martin ! Mon enseignante de CP qui est devenue ma collègue directe quand j'ai obtenu un poste dans l'école de mon enfance !

Mademoiselle Martin qui était toujours élégante, avec un style intemporel, un visage frais sur lequel les années ne semblaient pas avoir de prise, des cheveux impeccablement permanents, à peine striés de blanc. Je pense à sa vie, une vie de dévouement, à son métier qu'elle exerçait comme un sacerdoce ainsi qu'à sa maman, veuve très jeune, dont elle a pris soin, toute seule car elle était enfant unique, jusqu'à sa fin, l'année dernière. Quant à nous, ses

collègues et amies, elle nous offrait toujours une oreille attentive et des bras secourables. Depuis un an, nous avons toutes hélas un peu perdu le contact avec elle. En effet, pour meubler sa solitude après le décès de sa maman, elle a commencé à multiplier les stages de remise en forme, les conférences et les voyages.

Je regarde ma montre, onze heures, j'ai peu de temps. Dans mon armoire, je cherche mon ensemble noir et le costume sombre de mon mari puis je pense au faire-part et à cette demande de vêtements clairs que je ne peux ni ne veux négliger. Ce sera en tailleur violine et en costume gris que nous nous rendrons tout à l'heure à cette cérémonie. Mademoiselle Martin, disparue, c'est inconcevable !

Après avoir téléphoné à l'entreprise mentionnée sur le faire-part et à plusieurs de nos connaissances, je dois bien me rendre à l'évidence : tout ceci est réel. Personne ne s'est douté de quoi que ce soit car elle était injoignable ces dernières semaines mais c'était pour un voyage, normalement pas de quoi s'inquiéter. Une ombre horrible me passe devant les yeux : les attentats, les mouvements dans certains pays... une idée noire mais précise s'incrute dans ma tête.

Déjà midi ! J'avale un rapide en-cas, je n'ai pas très faim. Nous nous préparons avec soin, mon mari et moi, puis nous partons sans tarder, inquiets de l'intensité du trafic et des fréquents bouchons. Je me laisserai aller plus tard à la mélancolie quand je ne serai plus dans l'urgence.

A quatorze heures tapantes, nous rejoignons une quinzaine de personnes devant la maison de mademoiselle Martin, endimanchés selon ses désirs et le visage soucieux. Deux préoccupations majeures bruissent autour du groupe : chacun veut avoir des renseignements sur les circonstances de la tragique disparition et déplore que pris dans l'action, les préparatifs, personne n'ait pleinement pu réaliser que notre amie est... morte ! Le mot est lâché

Pas le temps de s'appesantir ni de tergiverser : la porte s'ouvre. L'entrepreneur de pompes funèbres, monsieur Perrin, celui qui s'était occupé des funérailles de madame Martin, nous invite à

avancer jusqu'au bout du couloir, dans le petit salon où nous pourrions rendre notre dernier hommage et constituer le bouquet de l'amitié dans le vase placé devant celle que nous aimons tant. Une file d'attente s'organise pour laisser à chaque couple quelques minutes avant l'arrivée du suivant. J'entends de gros sanglots étouffés qui enflent au fur et à mesure des entrées. Je les laisse tous passer puis je m'accroche à mon mari pour pénétrer dans la pièce, mouchoir en main, larmes difficilement retenues.

Interdite, je sens ma raison vaciller. Des épisodes de séries de science-fiction s'imposent à mon esprit perturbé. Pincez-moi ! Je rêve ! C'est la quatrième dimension ! Tout le monde, loin de sangloter, pouffe de rire en assourdissant le bruit avec son mouchoir ! J'avance péniblement pour déposer ma rose et je vois...pincez-moi j'ai dit !!!

Au milieu de la pièce : une table ronde artistiquement drapée, au centre de celle-ci : un vase précieux plein de roses blanches. Posée juste à côté, une très jolie pancarte nous remercie de notre présence à l'enterrement... de vie de jeune fille de mademoiselle Martin qui a effectivement disparu hier à 16 h 45 quand monsieur le Maire l'a déclarée mariée à monsieur Perrin. Derrière la table : une véritable apparition qui, d'un doigt posé sur la bouche et d'un gracieux geste de la main, limite les exclamations pour conserver le suspense jusqu'au bout.

Après un instant de stupeur je me joins à la crise générale de fou rire plus ou moins nerveux mais tellement libérateur qui se déclenche. Le marié, entré juste après moi, ajoute une rose et noue de jolis rubans autour du bouquet puis façonne une poignée avant de l'offrir à son épouse. Tout sourire, elle prend la parole quand les derniers hoquets se sont enfin calmés. Jamais entendre sa voix ne nous avait paru aussi merveilleux. Nous retrouvons la personne délicate qui nous prie d'assister tout à l'heure à la cérémonie religieuse de son mariage puis à la soirée dans le grand restaurant de la ville. Nous découvrons aussi une personne facétieuse qui, avec la complicité de son futur mari secondé par ses employés efficaces et ravis, a organisé un mémorable enterrement de vie de jeune fille... à l'envers : ce sont les invités qui ont été tourmentés.

Toutefois, elle avait tout prévu pour que ce soit intense, certes, mais bref. Le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est réussi ! Quelques indices avaient pourtant été semés : les tenues, les fleurs... même la date : samedi premier avril ! Rien n'y a fait ! Nous avons tous été piégés !

Nous nous remettons de nos émotions autour d'un providentiel buffet réconfortant. Nous nous régaloons de petits fours croustillants et de détails sur le couple depuis sa rencontre jusqu'à cette incroyable journée. A seize heures, tous les invités sont arrivés, y compris la famille et les amis du marié que notre crédulité amuse au plus haut point. Le cortège s'organise et accompagne joyeusement les vedettes du jour jusqu'à l'église toute proche.

La suite... c'est l'histoire de l'amour et de l'amitié avec des liens resserrés à tout jamais tels les rubans métamorphosant le bouquet de l'amitié en bouquet de la mariée qui sera précieusement conservé.

4 - LE RETOUR D'ULYSSE

COLETTE THIBEAULT

Réveil bruissant : un clapot nerveux lèche la coque, un rai de lumière rose ourle l'écoutille. Ma torpeur s'évapore. Paupières fermées, je cours à la queue de mon dernier rêve. J'y attrape un phare, un moulin à marée, un phoque qui patauge dans les algues. Me voilà encore à Bréhat. Décidément, cette île me poursuit, surtout depuis la disparition d'Ulysse.

Je m'en souviendrai longtemps de cette île. Il faut dire que nous y avons fait une entrée remarquée. Nous ne pouvions passer inaperçus avec notre bateau : voiles bordeaux, coque saturée de jaune et vert et pont rouge brique. Portant fièrement son nom « Ad-Oc » en lettres noires, notre voilier a néanmoins de la bouteille : si l'on comptabilisait ses couches de peinture, on pourrait peut-être en déduire son âge comme on compte les cernes d'un tronc. Mais à part ça, son moteur ronfle bien, tout comme notre capitaine, d'ailleurs.

Avec son nez assorti à la couleur du pont, sa pipe au bec et sa grosse moustache grise, le capitaine Jean-Marie a tout du vieux loup de mer. Vieux, certes, mais il a toujours bon pied bon oeil même s'il est maintenant à la retraite. Oh, pas une retraite pépère comme celle des copains, assis sur le quai et les yeux rivés sur une ligne d'horizon désormais fixe ; des vieux qui plongent à pleins bras dans leur malle aux souvenirs pour en sortir l'écume du passé. Non, notre capitaine ne fait pas partie de ceux qui, par prudence, se sont déjà réservé un emplacement au « Camping des Trop Vieux ». (Je n'ai pas dit les « Flots Bleus » : je parle juste du camping d'éternité situé derrière l'église).

Jean-Marie se veut jeune. Il dit qu'il a encore de l'avenir devant lui, il a décidé de garder son bateau, c'est sa maison sur l'eau. Il veut continuer de bouger, et même de jouer les touristes, lui qui ne l'a jamais été. Il a même conservé son équipage, c'est-à-dire nous, Ulysse et moi, « ses moussaillons » comme il dit quand il est bien

luné. Maintenant, lorsque la météo est bonne, il choisit ses escales suivant les événements ou les envies du moment. C'est ainsi qu'en cette fin du mois de juin nous avons mis le cap sur l'archipel de Bréhat.

Il faisait beau et chaud. Le vent gonflait les voiles. A notre arrivée, l'anse de La Chambre, bien abritée, nous garantissait de rester à flot au milieu des beaux bateaux blancs des plaisanciers. Deux marins ont salué notre vieux cotre tout en couleur.

Jean-Marie a jeté l'ancre. Marée montante et mer calme : idyllique ! Le canot à l'eau, nous sommes partis à la découverte. Le soleil nous chauffait le cuir et la balade avait de quoi nous épater. Il y a des senteurs à la pelle, là-bas : pins, tamaris, eucalyptus et toutes sortes de fleurs, en plus des odeurs iodées du varech. Et des couleurs : les hortensias, les géraniums, les agapanthes en plus de l'émeraude de la mer ! Nous en avons plein les prunelles.

Pour plaire à notre capitaine misanthrope, nous avons fui les endroits peuplés. Pas question d'aborder le port où les touristes affamés s'agglutinent aux boutiques à souvenirs comme un essaim de mouches sur une bouse. Nous avons ignoré le chemin du débarcadère où les aventuriers d'un jour se croisent en longues processions à chaque arrivée de vedette, nous avons boudé la route principale pour éviter vélos et marcheurs, charrettes et tracteurs. Les sentiers tortueux nous réservaient la tranquillité et leur lot de surprises.

Jean-Marie prenait le temps de tout expliquer à nos « petites cervelles ». Et de nous montrer, là, une passiflore : cette fleur bizarre avec ses clous et sa couronne d'épines ; ici, un araucaria ou « désespoir des singes » ; là encore, venus du bout du Monde, des séneçons géants de trois mètres de haut ; là enfin, construit du temps de Vauban, le pont de pierre qui réunit les deux parties de l'île. Mais le copain Ulysse n'écoutait déjà plus : il était parti loin devant, sans nous attendre.

Les chemins de Bréhat s'amuse à égarer le visiteur, se croisent, se divisent, bifurquent au gré des maisons et des jardins, et c'est ainsi que nous avons perdu Ulysse de vue. Il jouait l'indépendant,

et peut-être aussi le Don Juan... Une jolie sirène l'avait-elle déjà attiré dans ses filets ? Je le connais : c'était bien son genre !

Donc, nous avons continué notre chemin sans plus nous préoccuper de lui. D'ailleurs, nous n'avions pas assez de nos deux yeux pour tout voir.

Passé le petit pont de Vauban, la végétation exubérante disparaît ; la partie nord de l'île étonne avec sa nature sauvage qui hésite entre caillasse et lande sèche. Le vent y bat la campagne : les rares arbres en sont tout penchés. Nous avons poussé jusqu'à l'extrême pointe et admiré le phare du Paon. Raide dressé tel un index impérieux, le phare dicte «Couché!» à l'armada des flots. Mais, ce jour-là, la mer rebelle n'en faisait qu'à sa tête, tapait et retapait ses paquets d'eau verte sur les rochers dans des explosions de mousse blanche. Comme nous supposions qu'Ulysse était déjà là-bas, nous l'avons cherché dans tous les recoins de ce dédale de granit rose. En vain : nulle trace de lui. Ni de sirène d'ailleurs. Nous avons pique-niqué sans lui, j'ai même mangé sa part.

Nous sommes revenus par le village en espérant l'y trouver, seul, ou en galante compagnie. Y musardaient bien quelques jolis minois, (trop fiers pour moi !) mais pas l'ombre d'Ulysse. Ni sur la petite place près des joueurs de boules, ni dans les boutiques ou les bars. L'église ornée d'ex-voto en maquettes de bateaux était sombre et vide. Les ruelles alentours étaient désertes. Le chenapan nous échappait.

C'est par l'ouest que nous avons repris la direction de l'anse de La Chambre, en poussant jusqu'à la chapelle Saint Michel. Cette chapelle est un amer bien visible posé au sommet d'une colline ; peinte en blanc et coiffée de tuiles rouges, elle paraît incongrue dans cette île où tout est bâti de granit, où toute maison est coiffée de chaume ou d'ardoise. De la colline, nous avons un large panorama sur l'ouest. Avec ses jumelles, soudain, Jean-Marie a remarqué un attroupement, plus bas, au ras de l'eau.

Aussi vite que le pouvaient ses articulations, le capitaine a dégringolé derrière moi les marches irrégulières. J'avais hâte de rejoindre les touristes qui s'agitaient en bas, sur la digue du moulin

à marée. Ulysse en était-il tombé ? Je l'imaginai bien en train de faire le mariole pour une belle inconnue, rien que pour l'épater. En dépassant les badauds, nous avons découvert l'objet de leur attention : c'était juste un phoque qui barbotait dans l'eau et non le copain tombé au bouillon ou accidenté dans les rochers. Ouf ! Nous étions soulagés.

Jean-Marie restait inquiet cependant, je le voyais à sa pipe qui tressautait plus fort à chacun de ses marmonnements. Peu à peu, au fil de notre marche, son angoisse s'est muée en reproche et colère. Renâclant, il a fini par lâcher :

- Tant pis pour lui, nous remonterons à bord seulement tous les deux, il se débrouillera, il n'aura qu'à regagner le bateau à la nage ! L'eau n'est pas si froide que ça !

La mer était presque au plein quand nous avons récupéré le canot qui tirait dur sur son d'amarre. Au loin, notre Ad-Oc nous attendait sagement dans le mauve du crépuscule.

Côté orient, la lune ronde souriait bêtement ; emberlificotée dans de basses écharpes de brume, elle ignorait notre tristesse. Ses joues pleines nous rappelaient que nous arrivions à l'heure gourmande des grandes marées. Peu à peu, cette bêtassee de lune s'est haussée du col et s'est élevée : je crois qu'elle voulait voir comment le soleil, rouge de honte ou de fatigue, avait fini par se noyer dans son bain de mer.

Cette première nuit sans Ulysse m'a paru bien longue. Je n'avais plus personne à qui parler avant de m'endormir. J'ai eu presque froid. J'étais dans l'inquiétude et le bateau m'a paru trop grand, trop silencieux.

La journée du lendemain s'est passée sans le retour du fugitif. Notre vieil Ad-Oc ne résonnait plus de la même façon. Lui aussi semblait triste. Autour de sa coque, la mer allait et venait dans ses respirations régulières mais ne nous apportait aucun nageur repenti. Avait-il décidé de rester à terre, une fois pour toutes ? Et, si le cas se présentait, reviendrait-il à bord ? Ou était-il disparu à jamais ? Avait-il été vexé depuis l'épisode de Pénélope ? Cette idée

me vint d'un coup. Oui, il y avait eu quelque chose sur le bateau depuis l'arrivée de la donzelle.

C'était à l'escale de Binic, je m'en souviens. Elle avait un joli nom : Pénélope, elle était assez gracieuse et avec tout ça, elle savait y faire, la garce. Il faut dire que, loin d'être de toute première jeunesse, elle avait l'expérience. Elle n'avait pas arrêté de faire les yeux doux à Jean-Marie, s'était montrée charmante, bref, elle avait tellement su l'embobiner que finalement, il l'a fait monter à bord. Juste pour une petite croisière. Et ça, Ulysse ne l'avait pas digéré. Entre eux, la guerre était déclarée, nonobstant les belles histoires antiques sur Ulysse et Pénélope que le capitaine nous racontait quand il avait le « blues ». Leurs deux prénoms auraient dû les faire se rapprocher. Quoique drôle, la situation était loin du grand amour ! Et Jean-Marie l'a bien senti. Donc, pour éviter tout heurt, il avait aménagé une partie de sa cabine rien que pour elle. Etonnant, tout de même, cette proximité ! Je ne suis pas jaloux, mais je constate qu'elle avait bien de la chance, ladite Pénélope ! Malgré notre ancienneté, c'était elle, la nouvelle venue, qui jouissait du luxe d'une belle cabine tandis que la couchette de la cale restait pour nous ! La cabine du pont, le capitaine, avait dit que « c'était pour lui éviter le mal de mer ». C'est à partir de là que nous avons eu notre première aventure : nous avons failli perdre la Miss Pénélope ! Une nuit, elle était sortie sur le pont pour une « urgence » et, par je ne sais quelle maladresse idiote, elle était passée par-dessus bord. Au bouillon, la donzelle ! Elle sait nager, mais avec la hauteur de la coque, impossible de remonter.

Donc elle s'était accrochée à l'amarre et avait appelé au secours. L'eau froide aurait fini par l'engourdir et lui faire lâcher prise. (Et alors, nous aurions été débarrassés...). Heureusement pour elle, Jean-Marie s'était levé lui aussi, c'est ce qui l'a sauvée. En remerciement, pas un poil de reconnaissance : elle était vexée, et tellement vexée qu'elle s'est mise à bouder. Ainsi, pour visiter l'île, nous n'étions que trois : Jean-Marie, Ulysse et moi.

A cause d'elle, l'harmonie de l'équipage a été détruite. Pénélope est une indépendante totale. Depuis la disparition d'Ulysse, elle n'a jamais montré un seul regret, la bougresse s'en fichait complè-

tement. Tous les après-midi, elle s'adonnait sans vergogne à ses bains de soleil. Les jours suivants, Jean-Marie a repris de nouvelles recherches dans l'archipel. Sans résultat. Ulysse avait bel et bien disparu. Le temps était devenu aussi maussade que le capitaine. Avec regret, enfin, nous avons levé l'ancre.

Depuis cet épisode, nous avons fait d'autres voyages, des « croisières » comme disent les plaisanciers d'été, mais toujours sans trop nous éloigner. Les rivages de Bretagne sont si multiples qu'il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour se trouver un dépaysement total. Nos yeux ont été gavés de vues ensoleillées. La mer nous a portés. Les vagues nous ont bercés. Le vent nous a poussés. Mouettes et dauphins nous ont accompagnés. Cependant, où que nous fussions, le souvenir d'Ulysse nous restait ancré au cœur. La soudaineté de sa disparition nous ramenait à nos perpétuelles questions. Je ne croyais pas à une mort accidentelle. J'espérais encore qu'il eût préféré Bréhat à notre compagnie. Peut-être s'y était-il installé avec une copine, s'y était-il déniché une maison accueillante. Qui sait ? Je m'étonnais cependant qu'il nous eût oubliés si vite. Quel ingrat !

Une année passa. Nous avons bourlingué du printemps à l'automne au gré du temps et nous nous préparions à retrouver notre port d'attache dans la Rance. C'est là que, au hasard d'une attente dans une écluse bondée, une vedette anglaise vint se coller à notre tribord. Jean-Marie aida à l'amarrage comme il se doit. Soudain, émergeant du roof, la tête d'Ulysse nous est apparue. C'était bien lui ! Il n'avait pas changé mais sa voix était différente, curieusement. Je ne m'imaginais pas que son accent puisse changer aussi vite. Ulysse vint quand même nous saluer, presque honteusement, et repartit se cacher dans la cabine. Nous avons compris. Ulysse avait changé de bord. Il préférait le confort d'une grosse vedette luxueuse à la simplicité rustique de notre vieux bateau. Tant pis pour nous et tant mieux pour lui... Vraiment, quelle ingratitude !

Peu à peu, je me suis fait à cette idée. Ulysse n'est pas mort, il est ailleurs. Dorénavant, je profite d'une couchette bien plus grande et d'une double ration de croquettes. Et notre vieille

chatte Pénélope n'aura qu'à bien se tenir : désormais, moi, je resterai le seul chien maître à bord !

5 - DISPARU AU CHAMP D'HONNEUR

FILIPPO PAVONE

Novembre 1918, l'armistice venait d'être signé.

En France, en Europe et, partout dans le monde, un cri unanime retentissait. C'était celui de la joie, de la libération, de la paix : la guerre EST TERMINEE !!!

Ce conflit, plein de drames et de douleurs, plein de misère et de sacrifices, avait duré quatre ans. Il avait coûté la vie à des millions de victimes et il s'inscrivait désormais dans les Annales de l'Histoire.

Dans la France entière, dans les villes et les villages les gens dansaient. Partout, le peuple chantait frénétiquement la victoire de ses soldats. Les citoyens se réadaptaient à une existence heureuse, sans que la mort ne menace encore le ciel ou hante les caves, sous le bruit des bottes ennemies. Tous et toutes commençaient à respirer un air plein de liberté, osaient enfin rêver à un avenir plus radieux. D'autres, par contre, souffraient car leur bonheur n'était pas complet : ils pleuraient le décès d'un être cher, d'un fils, d'un père, d'un parent... La fin de cette guerre sanglante ne faisait pas que des heureux.

Dans ce petit village du nord de la France, l'effervescence battait son plein. Tous les habitants s'étaient rassemblés à la gare et ils attendaient l'arrivée du train qui ramenait les soldats partis combattre sur le front.

Ce village avait été libéré, quelques mois auparavant, par les Anglais et les Américains. Après trois ans d'occupation allemande cette libération avait alors inspiré la foi en un avenir meilleur, elle avait stimulé l'optimisme de tous les habitants. Surtout, celui de Zoé.

Le maire, en tête de la foule citoyenne, portait fièrement son écharpe tricolore. Il était suivi des édiles, de la fanfare prête à entonner la Marseillaise. Les enfants, eux, brandissaient des petits drapeaux

« bleu-blanc-rouge » et tous les habitants attendaient la venue des héros. Chacun espérait revoir son être cher, son héros, sain et sauf.

Zoé attendait sur le quai, un bouquet de fleurs à la main... Elle brûlait de revoir son mari Séraphin, parti à la guerre, trois ans auparavant. Elle avait alors vécu une longue période de frustrations, de peines teintées de peurs et de rancœur : trois années de sacrifice et d'hostilité compensées par la force de l'espoir et des prières...

Elle pensa brusquement au jour funeste où son mari avait suivi le peloton des engagés volontaires du village. Il lui avait dit : " Je ne peux pas rester ici, à ne rien faire. Notre pays, notre région souffre. Avec cette offensive en Champagne par les Allemands, de nombreuses personnes sont opprimées, cette guerre fait de nombreuses victimes, elle doit cesser. Je dois faire mon devoir".

Ces paroles avaient anéanti Zoé. Mais, elle comprenait que son mari fût un patriote. C'était le deuxième contingent à partir pour le front et le dernier car, peu de temps après, les Boches envahissaient le village.

Sur les quais, cette attente était insoutenable pour elle... Tous ces gens qui parlaient, riaient et chantaient la rendaient nerveuse ! Son cœur battait la chamade, la tête lui tournait mais elle allait enfin revoir son mari, son amour.

Soudain, le train annonça son arrivée par le bruissement strident d'un sifflet enjoué. Au bout du quai, on vit la carcasse noire de la locomotive expulser sa fumée grise et entrer dans la gare, en tirant des wagons chargés de voyageurs : toutes ces âmes désincarnées étaient accrochées aux fenêtres.

Les visages des villageois devinrent graves. Les cris, les chants et les rires s'estompèrent. Le silence devint pesant car ce train portait en lui cet espoir pudique de s'embrasser, de s'enlacer, de se respirer ou de s'enfiévrer dans la chaleur de l'autre, après quatre ans de tourment, de tristesse et de désolation. Pourtant, instinctivement, l'espérance faisait maintenant place à l'inquiétude des retrouvailles.

Le train s'arrêta, enfin, dans un bruit de métal assourdissant, à cause des freins grinçant sur les roues, du souffle chaud expulsé par la locomotive. Durant un long moment, voyageurs et villageois se regardèrent sans dire un mot, sans bouger : anxieux, fébriles et intimidés. Ce fut le chef de gare qui remit du mouvement sur le quai, en ouvrant les portes des wagons. Aussitôt, les esprits s'illuminèrent, dans un cri unanime : " Bienvenus, les héros". La fanfare entama alors la Marseillaise pendant que des soldats descendaient des wagons.

Mais, cette liesse commune fut de courte durée... A peine une vingtaine de militaires se retrouvèrent sur les quais. Les yeux fatigués, le visage blême, les uniformes sales. Certains soldats étaient blessés, d'autres estropiés, la vision qu'ils offraient n'était pas agréable, séduisante ou glorieuse.

Peu à peu, la musique s'arrêta et le maire oublia son discours. Il y avait un silence oppressant dans cette petite gare, l'inquiétude sous-jacente des villageois devenant progressivement réelle. De ces hommes et de ces deux contingents qui étaient partis à la guerre, il ne restait plus que des rescapés fantomatiques, plus de la moitié de ces braves n'étaient pas revenus, sacrifiés à cause de la folie humaine qui avait épousé la cruauté d'une guerre absurde.

C'est alors que des appels fusèrent dans la foule. Des noms et des prénoms retentirent un peu partout dans la gare ! Les gens appelaient les siens, cet héros ordinaire qui était parti pour défendre la patrie. Hélas... Seuls ceux qui étaient présents répondirent à leurs appels angoissants.. On entendit des cris et des pleurs. Le destin cruel avait frappé des familles entières et elles allaient devoir vivre avec cette dure réalité. Par contre de chanceux privilégiés seraient leurs proches épuisés mais heureux de les revoir en vie.

Zoé chercha le visage de son mari dans chaque rescapé de la guerre mais elle ne le trouva sur aucune figure émaciée. Elle courait à travers la foule, regardant chaque soldat, demandant : « Avez vu Séraphin ? ». La réponse était toujours la même, douloureuse, abominable, fracassante : « Non, madame ».

Le désarroi l'envahit doucement. Sa poitrine lui fit mal, ses jambes

se déroba parfois sous elle. Jamais, elle n'aurait pensé vivre une telle situation. Elle se mit donc à crier le nom de son mari « Séraphin, Séraphin Dupont ». Comme seule réponse, elle eut l'écho du sifflet du train qui annonçait son départ.

L'angoisse et l'affolement la submergèrent : elle songea alors que son mari avait peut-être été retardé pour une raison impérieuse et il avait sans doute pris le train suivant... - « Oui, c'est ça » se dit-elle. Pas un seul instant, elle ne pouvait croire que Séraphin ne reviendrait plus.

Parmi la foule, elle vit alors Emile, entouré de sa famille. Il était un ami et il était parti à la guerre en même temps que son mari. Cette apparition la rassura un instant : elle allait enfin savoir où était Séraphin. Elle se dirigea, en toute hâte, vers Emile, bousculant les gens sur son passage, ne s'excusant pas car son appréhension était trop forte.

- « Emile, Emile » s'écria-t-elle, en s'approchant de lui, « as-tu vu Séraphin ? ».

A la vue de Zoé, le visage d'Emile devint affligé, on crut percevoir des larmes coulant de ses yeux fatigués. Ainsi, la peine avait fait place au bonheur d'avoir retrouvé les siens...

- « Séraphin, dit-il, ma pauvre Zoé, cela fait presque un an que je ne l'ai pas revu ».

- « Que dis-tu ? Il a été blessé ? Pire, il est prisonnier ? Réponds, dis-moi qu'il est encore vivant ! » fit Zoé, tremblante, car les paroles d'Emile l'avaient complètement ébranlée...

- « Vivant ? » fit Emile, en secouant la tête tristement. « C'était en décembre dernier, nous sommes partis pour un énième assaut dans les tranchées allemandes. Nous courions ensemble, baïonnette au canon, je suis passé devant lui, en criant. Puis, nous avons entendu une déflagration assourdissante qui nous a projetés par terre : une bombe venait de tomber non loin de nous... Lorsque je me suis relevé, Séraphin n'était plus là ».

Ce que venait de raconter Emile était atroce pour Zoé. Ce moment

qu'elle redoutait tant, qu'elle avait enfoui au fond d'elle, cette vérité qu'elle appréhendait : tout venait de lui éclater au visage !

- « Non, ce n'est pas possible, Emile, dis-moi que ce n'est pas vrai ! ».

- « Lorsque je suis rentré dans la tranchée, continua Emile tout bouleversé, j'ai cherché Séraphin. Notre officier m'a dit qu'il y avait eu beaucoup de pertes et que Séraphin était sûrement parmi les disparus ».

Le monde s'écroula autour de Zoé. Cette affreuse nouvelle l'avait profondément traumatisée mais elle resta digne.

- « Va, rejoins les tiens et profite de ces retrouvailles ».

- « Non », fit Emile d'une voix douce, « je ne peux te laisser seule dans cette situation, viens avec nous ».

- « Je te remercie Emile. Mais, pour l'instant, j'aimerais rester seule et pleurer mon Séraphin. Ton épouse Marie et tes enfants ont besoin de toi ».

- « Veux-tu au moins qu'on te raccompagne chez toi ? » reprit Emile.

- « Merci, va plutôt reconforter les tiens... Ne t'inquiète pas pour moi, ça va aller... Si tu veux, demain, venez à la maison, toi et Marie »...

Emile rejoignit sa famille et ils quittèrent la gare, comme les autres villageois. La gare se vida progressivement de son assemblée accueillante et des voyageurs au lourd fardeau guerrier : il n'y avait plus personne sur les quais.

Dans ce lieu vide, sous ce ciel gris de novembre, le temps venait de s'arrêter. C'est alors que Zoé tomba à genoux, les bras ballants, le visage en larmes. Elle pleurait son Séraphin qui n'était plus là et tout son corps n'était plus qu'une épave engloutie dans la tourmente d'une tempête.

Un an s'écoula dans ce village du Nord de la France. 1919 : la vie avait repris son cours et les gens s'accrochaient à un avenir prometteur : celui de la reconstruction. Zoé portait son deuil

dignement. Pourtant, pendant des mois, la douleur et le chagrin avaient été trop lourds à porter et elle avait voulu mourir : elle errait dans sa maison, elle se laissait dépérir et faner... Le temps du deuil et du renoncement... Puis, l'appel de la vie l'avait sortie de sa torpeur, de son mausolée de veuve. Maintenant, elle avait retrouvé sa petite existence, sans son Séraphin. Elle était retournée à l'usine de textiles où elle travaillait avec son mari avant la guerre puisqu'il fallait bien vivre malgré cette période difficile...

Parfois, le soir, au coin du feu, Zoé relisait la dernière lettre que lui avait envoyée Séraphin. C'était sa façon sentimentale et ésotérique de sentir la présence de son mari. Y croire toujours, ne pas l'oublier.

Ma bien-aimée,

Il me tarde de te revoir. Je peux te dire qu'ici, on crève !! L'autre jour j'ai vu Jean, le fils de l'instituteur, mourir sous mes yeux, insoutenable !! Maudite guerre !! Nos seuls compagnons dans ces tranchées devenues si familières sont les cadavres, les rats et les poux !!

Je t'écris du chemin des Dames. Voilà cinq jours que nous avons repris La Caverne du dragon. Nous avons enfin les pieds au sec. On vient de finir d'installer le poste de secours.

Je voudrais que cette guerre se termine pour enfin t'embrasser.

Ton Séraphin qui t'aime.

Emile et Marie venaient la voir souvent. Elle se consolait ainsi, en se disant qu'elle avait des amis chers auxquels elle tenait comme à la prune de ses yeux et qui illuminaient sa vie suspendue ! Ils parlaient de tout et de rien ainsi que des souvenirs qu'ils avaient eu avec Séraphin. Ils riaient de petites anecdotes ou ils priaient pour l'âme du brave soldat disparu.

Un jour, le maire vint rendre visite à Zoé. Il lui annonça : « Nous venons d'ouvrir une souscription pour la construction d'un monument dédié aux soldats tombés à la guerre, nous avons certains noms... Enfin... Ceux dont il a été certifié la mort, par attestation...

Mais, pour les portés disparus, nous devons attendre la confirmation du Ministère de la Guerre que les disparus sont définitivement... disparus... Et comme vous le savez, nous sommes sans nouvelles de Séraphin ».

- « Je ne sais que vous dire, monsieur le Maire, je fais mon deuil et certains souvenirs me seront pénibles dont celui du nom de Séraphin inscrit ou non- inscrit sur un monument » fit Zoé calmement.

- « Je sais, ma pauvre Zoé, mais la vie continue et nous devons rendre hommage à nos héros tombés au champ d'honneur... La liste est longue... Pour l'instant, en ce qui concerne votre mari, je n'ai toujours pas de nouvelles du Ministère», reprit le maire.

Ce que venait d'avouer le maire avait rendu Zoé un peu inquiète : « Et si le Ministère ne donne aucune informations parce que il ne retrouve jamais mon mari, je n'aurai même pas une tombe pour me souvenir de lui ».

Le maire se voulut rassurant et, juste avant de partir, il dit : « Allons, courage, bientôt, nous aurons des nouvelles ».

Cet entretien avec le maire avait laissé la pauvre femme dans le trouble. En effet, le fait que son mari soit porté disparu à jamais, représentait la fin du monde pour elle. A part quelques photos jaunies par le passé et les quelques lettres de Séraphin écrites durant la guerre, comment pouvait-elle vivre dans le souvenir de celui-ci, considéré par les autres comme... ni mort ni vivant ?

Dés lors, l'avenir de Zoé s'annonçait triste et ordinaire. Sans Séraphin, sans enfants et sans famille... Elle estima donc qu'elle ne pouvait pas adhérer plus à cette situation... Hélas... « Je ne peux pas me suicider, Séraphin n'aurait pas été d'accord et puis tant qu'il y a de l'incertitude, il y a peut-être de l'espoir ».

1920. Zoé n'avait toujours pas tourné la page bien que le Ministère n'avait pas encore statué sur la disparition de Séraphin. Maintenant, elle s'en faisait une raison. Ce serait un « jamais ».

Un soir, Zoé se sentait quelque peu énervée, voire angoissée.

Depuis plus d'une heure, elle ne pouvait s'empêcher de jeter un regard par la fenêtre, prise d'une lubie un peu toquée. Pourtant, elle n'apercevait rien de bizarre, seul le lampadaire qui éclairait le coin de la rue lui renvoyait une faible lueur balancée par la brise du soir. Néanmoins, elle sortit sur le pas de la porte, histoire de reprendre ses esprits, ne fut-ce que pour chasser son angoisse. Elle tâcha tout de même de distinguer quelque chose dans la pénombre. Dans un premier temps, elle ne perçut rien. Puis, en y prêtant plus attention, elle remarqua une ombre sur la porte cochère, de l'autre côté de la rue. Un peu apeurée, elle s'écria : « Qui va là ? ».

Elle entendit soudain un léger murmure, presque comme un sanglot.

- « Allons, montrez-vous ! », reprit-elle. Elle releva sa lanterne à pétrole pour mieux inspecter les lieux.

La silhouette s'avança alors lentement dans la lumière. Le vent balançait machinalement le lampadaire si bien que cette silhouette fut éclairée par intermittence.

L'homme quitta sa cachette improvisée, s'avançant vers Zoé. On entendait un clap singulier battant le sol. Zoé vit alors qu'il manquait une jambe à cet insolite personnage et que le bruit était celui de deux béquilles.

Aussi étrange était-elle, cette silhouette avait quelque chose de familier. Zoé n'avait pas su distinguer le visage de ce personnage mais elle ressentait une vive émotion.

L'homme s'approcha d'elle et dit : « Zoé, tu ne peux me voir ainsi diminué ». Cette voix, cette apparence, frappèrent l'esprit de la jeune femme, comme un fouet. Elle était sur le point de s'évanouir. Cet homme, qu'elle attendait depuis deux ans... Cet être cher qu'elle chérissait de tout son cœur... IL était là : LUI qui lui avait inspiré ce désespoir mélancolique de le revoir un jour, était là. Séraphin était de retour.

L'homme était vêtu d'un costume sombre tout fripé, il était affublé d'un vieux chapeau, le visage marqué de cicatrices. Cette jambe

gauche lui faisait défaut et... Il ne voulait pas qu'on le regardât ainsi.

- « Je voulais simplement revoir la maison et t'apercevoir avant de quitter la région », dit-il avec prévenance. « Tu n'as pas besoin d'un homme invalide, tu dois refaire ta vie et vivre heureuse », ajouta-t-il.

Zoé n'en croyait pas ses yeux, elle était ébranlée devant son mari. Cependant, elle parvint à dire : « Séraphin, c'est toi mon bonheur ! ».

- « Regarde moi, Zoé, je suis devenu un demi -homme, tu devras t'occuper de moi chaque jour, tu mérites mieux que ça », fit Séraphin.

Cette fois, la tristesse s'éclipsa et la colère envahit Zoé: « Ah, non, maintenant que tu es là, tu ne vas pas me faire le coup de l'handicapé, tu es mon mari avec ou sans jambe ! Nous nous sommes juré de vivre, ENSEMBLE, jusqu'à la mort et nous le ferons ! Allons, rentre à la maison et raconte-moi tout ».

Le caractère d'une femme est fort, lorsqu'il y a le bonheur et l'amour en jeu : Zoé ne voulait pas perdre ces deux trésors existentiels, là. Elle insista, éperdue. Il céda, perdu de tout.

Ils rentrèrent dans la maison. Séraphin, une fois chez lui, ressentit enfin de l'apaisement et Zoé retrouva le sourire : « Mon amour, bienvenue chez toi ».

Devant une tasse de café, au coin du feu, il raconta sa triste et douloureuse aventure.

« Nous étions au Chemin des Dames. Un jour, il arriva l'ordre de reprendre la colline située non loin de Craonne. Emile, moi et tous les autres, nous sommes partis à la charge. Soudain, une forte déflagration me projeta à plus de dix mètres d'Emile. Dans un premier temps, je fus inconscient. Mais, lorsque je suis revenu à moi, je me suis aperçu que j'avais perdu ma jambe gauche... J'avais horriblement mal, j'ai pensé que j'allais mourir, je suis resté là un moment, je ne sais pas combien de temps interminable ... Ce furent les Allemands qui me recueillirent et

me transportèrent dans une clinique où ils me soignèrent. Finalement, ces boches ne sont pas si mauvais que ça... Néanmoins, je suis resté prisonnier encore six mois après de la fin de la guerre car, lors de la déflagration, j'avais perdu mon médaillon d'identification et j'avais de nombreuses pertes de mémoire, si bien qu'il a fallu un certain temps avant que je retrouve mon identité. Ensuite, j'ai été transféré dans un hôpital français où on m'a appris à me déplacer en béquilles... Je suis resté plus de huit mois dans cet hôpital. Quand je l'ai quitté, je ne voulais pas rentrer à la maison, je ne voulais pas que tu me voies ainsi... J'ai donc erré de ville en ville, jusqu'à aujourd'hui matin. Je voulais te revoir, c'était plus fort que moi ! Alors, j'ai pris le train et je suis arrivé en début de soirée... Me voici devant toi, ma femme adorée ».

Zoé prit la main de son mari : « Tu es enfin là et c'est tout ce qui compte, nous allons reprendre notre vie, peu importe la situation, nous ferons face, ensemble » .

Celui que l'on croyait disparu était définitivement de retour.

6 - L'ILLUSION DU SOUVENIR

CÉLINE DUBREUX

- « Allez, encore un effort Monsieur Théoré. Bon, je vous préviens, sinon, c'est moi qui le mange !!!! ».

L'infirmière avance devant la bouche fermée une cuillère emplies d'un amas verdâtre.

- « Et on arrête de faire le difficile ! »

Cette mise en scène quotidienne a pour unique but de rompre la monotonie du lieu et du moment, pour le patient, comme pour Josiane, joviale infirmière martiniquaise.

Ce vieux Monsieur Théoré, Germain de son prénom, n'est qu'un patient parmi d'autres, pas le plus vilain, mais parfois un peu bougon. Vulnérable dans ses oublis, troublant dans sa tristesse. Alzheimer est une récurrence ici, mais chaque malade reste unique dans sa maladie.

Germain a de la chance, son petit-fils vient lui rendre visite quasi quotidiennement. La faible distance entre l'hôpital et son domicile facilite grandement les choses, mais Josiane en connaît beaucoup, des familles qui n'habitent pas loin, mais qui ne viennent jamais.

Elle n'est pas là pour juger. Alors elle fait ce qu'elle doit faire, et elle essaie de le faire dans la joie, pour ses malades comme pour elle.

Alors qu'elle houspille gentiment le vieil homme, on tapote à la porte restée ouverte.

Elle apprécie cette délicatesse, cette façon de ne pas s'imposer et de respecter son travail. Elle n'a pas besoin de se tourner...

- « Voilà notre Dom Juan ! » s'exclame-t-elle.

Dans l'encadrement de la porte se trouve un élégant jeune homme, l'allure juste assez négligée et la barbe à peine naissante, contrastant avec ses yeux océan.

Josiane lui demande, avec une tonalité bien au-dessus de la moyenne, fruit d'années de travail auprès de conduits auditifs déficients :

- « Comment il va le petit monsieur ? Toujours aussi beau gosse ».

Elle ajoute goguenarde :

- « Je vous laisse votre papi, il est de mauvais poil aujourd'hui ... ».

- « Merci Josiane », lui répond le jeune homme, amusé.

- « Salut beau brun », lance-t-elle dans un clignement d'oeil, et Sylvain entend déjà sa voix qui chantonne dans l'autre chambre, et relance son flot de paroles.

« Ca va papy, pas trop usé par Josiane ? », sourit Sylvain.

Germain le regarde, affaissé sur son fauteuil. Son esprit s'est perdu dans ses yeux bleus, délavés.

Il est atteint d'une forme d'Alzheimer, qui attaque non seulement le présent, mais également le passé. Là où beaucoup de malades ressassent en boucle les souvenirs anciens, Germain est une ardoise qui s'efface peu à peu. Son petit-fils semble être la seule accroche avec le réel. Il est heureux quand il le voit, même s'il semble ne pas savoir vraiment ce que ce jeune homme vient faire ici.

A la différence de beaucoup de malades, il n'est pas agressif dans ses oublis.

Il s'y abandonne avec tristesse. Il bouge peu, ne mange plus... Il attend.

Oh, il a bien tenté de lutter, de haranguer dieu, de se révolter, ce papy qui croquait la vie à pleines dents, mais la résignation est venue et avec elle, l'abandon.

Sylvain, malgré son jeune âge, a connu ce grand père actif, s'enflammant pour des sujets d'actualité, luttant contre l'inculture et la méconnaissance, intégrant les gens du voyage, farfouillant dans les papiers non classés de sa malheureuse voisine en proie aux affres de l'administration mais aussi glissant les pentes enherbées enroulé dans un sac à patates, arrachant son pantalon en franchis-

sant des barbelés...

Il se retrouve en lui, plus qu'en ses parents, trop impliqués dans leur carrière pour s'être réellement occupés de la vie telle que lui la conçoit. Des parents qu'il ne côtoie plus. Leurs visions différentes de la vie les ont éloignés, doucement, sans heurt... Ils viennent parfois voir son grand père, mais il s'arrange pour ne pas être là. Il a perdu l'envie de discuter avec eux ».

C'est son grand-père qui lui a appris à parler aux plantes, à discuter avec les oiseaux, qui lui a fait connaître la patience du pêcheur face à un hameçon qui se refuse à couler, qui lui a fait découvrir l'émerveillement devant la construction de la toile d'araignée, la confection des tartes, les confitures de saisons...

C'est son grand-père qui lui a appris qu'un homme pouvait pleurer, ce même grand-père qui a construit l'homme qu'il est maintenant.

Son enfance fut bercée des senteurs, d'odeurs qu'il lui a offertes, de goûts et de bonheurs qui ont dicté son présent.

Ce grand-père résigné et passif l'attriste.

Il ne vit pas comme une contrainte ses visites hebdomadaires, mais comme un juste retour d'affection. Il ramène toujours un petit quelque chose à papy. Un gâteau, une boisson, une photo Qu'il retrouve là où il l'avait posé ; à la visite suivante.

Il espère toujours une émotion, un souvenir.

Aujourd'hui encore, devant Germain si apathique, Sylvain parle. Il parle du temps, des hirondelles qui décalent leur migration, des groseilles à maquereaux chétives cette année, des abeilles moins actives... Il parle de la vie, sa vie, la vie telle qu'il la voit.

Il explique aussi à ce grand-père ce qu'il est devenu, son travail ; ses amours, nombreux, épisodiques, mais toujours intenses. Il parle des souvenirs, de tous ses souvenirs, des plus importants aux plus anecdotiques...

Son grand-père le regarde. Ne dit rien. Sylvain ne sait pas s'il comprend.

Aucun tressaillement, aucune lueur dans son regard... Il ne s'exprime plus, depuis des mois.

Son regard le fixe quand il parle.

Aujourd'hui, Sylvain a ramené le carnet de photos anciennes : il est arrivé à la vingtième page , il montre une photo , lit le commentaire.

« Baignade à Malo ».

Sur cette photo, on y voit une petite fille en maillot tricoté, portée sur les épaules d'un joli jeune homme souriant.

- « C'est ta fille, papy . C'est ma maman... Elle est bien jolie » murmure Sylvain, tristement. Il se reprend aussitôt : « et toi, tu as une tête de fripouille » ironise-t-il.

Germain ne regarde pas les photos. Ses yeux fixent Sylvain.

La porte s'ouvre. Une jolie brunette entre, devancée par les plateaux de soins.

- « Bonjour Messieurs ».

Elle approche de Germain.

Le masque immuable change, les narines du vieil homme frémissent . Ses paupières battent, de plus en plus rapidement. Sylvain n'en perd pas une miette

Une voix gutturale et caverneuse résonne.

« Minette ? »

Minette, Sylvain le sait, est le surnom affectueux que Germain donnait à sa femme, Marie , morte quelques années plus tôt , entraînant avec elle une partie de la vie du grand-père.

- « C'est le parfum, papy ? C'était le parfum de Minette ? » s'enthousiasme Sylvain.

Les yeux du vieil homme se ferment, un sourire traverse son visage, qui semblait figé à jamais.

- « Minette » répète-t-il.

Sylvain attrape la jeune femme, surprise.

- « Quel est votre parfum ? » demande-t-il, pressant.

- « Je ne sais plus le nom, mais c'est à base de magnolia blanc », répond-elle un peu affolée par tant d'ardeur.

Le vieil homme s'est assoupi, un sourire béat sur le visage.

Sylvain résiste à l'envie de le réveiller pour prolonger cet instant. Il court chez le fleuriste jouxtant l'hôpital, remonte les escaliers quatre à quatre, un bouquet de magnolias blancs à la main, et se pose à côté du lit, les yeux remplis d'espoir.

Il cherche dans l'album une photo de sa grand-mère.

Comme s'il n'attendait que cet instant, Germain ouvre les yeux, regarde la photo.

C'est un émerveillement de voir ses sens se ranimer : il sourit, ferme les paupières, hume l'odeur à plein nez, caresse doucement la photo de sa main ridée et plante son regard dans celui de Sylvain. Un regard où flambe une lueur vive, pétillante.

« Minette parfumait mon linge de magnolia blanc... Elle avait tellement de gentilles attentions ... ».

Il s'interrompt, les yeux noyés.

Sylvain n'ose plus respirer. Aucun mot ne sort de sa gorge serrée.

« Elle me manque tellement ! » conclut Germain.

Une larme coule sur sa joue. Une larme qui suit les sillons de son visage et va mourir dans le creux de son sourire.

Germain lève la main, et serre fort celle de son petit-fils. Il porte cette jeune main à sa bouche, et y pose un baiser, un baiser qui signifie tellement...

Il est là, le souvenir.

Celui qu'on n'attendait plus, qui remonte à la surface, doucement, telle une vague.

Il est là ce souvenir, qui en entraînera d'autres.

Elle est là, l'ouverture, la faille dans cette maladie, la porte d'entrée de la raison.

Et alors il parle.

Il parle de tout ce qui lui revint, de sa vie avec Minette, de sa fille, la jolie France, de son petit fils, qui lui ressemble tant.

Il parle de la douleur de n'être plus lui, de cet oubli qui le mine, de cette fichue vieillesse, de cette putain de maladie...

Il retrouve un instant cette passion qui est sienne, cette locution soignée qui fit son rang.

Sylvain écoute ce grand-père qui ne se tait plus, rendu loquace par tous ces mots qui ne voulaient que sortir... Il écoute, sa main serrée dans la sienne.

Il écoute, jusqu'au soir .

Il écoute, tantôt pleurant, tantôt riant.

Il écoute une voix qui lui a tellement manqué.

Le soir venu, la pétillante infirmière déboule, tel un ouragan, dans la chambre.

« Alors M'sieur Germain, vous êtes devenu un moulin à paroles ! »

Les deux hommes sourient, d'un sourire complice.

Sylvain sent que le moment est venu de s'éclipser. Le vieil homme montre des signes de fatigue, et se plonge peu à peu dans une heureuse béatitude.

Il voudrait s'attarder, prolonger encore ces minutes de vie.

Josiane le pousse gentiment dehors.

« Allez mon petit monsieur, il ne va pas perdre sa langue votre papy, vous le reverrez demain ».

Sylvain se lève doucement, embrasse la peau fripée du vieil homme, lui susurre quelques mots doux à l'oreille, et s'éclipse à reculons.

Six heures du matin. Le téléphone vibre. Sylvain tâtonne et l'attrape dans un demi-sommeil. Au bout du fil, l'hôpital :

« Monsieur, je suis au regret de vous annoncer que votre grand-père est décédé, nous essayons de joindre également vos parents. Pouvez-vous passer à l'hôpital au plus vite? »

Sylvain blêmit. Décédé... Mais hier, c'était un renouveau, une nouvelle vie qui commençait. Pourquoi maintenant ?

Il se précipite à l'hôpital.

A l'accueil, la jeune demoiselle lui déclare, contrite.

- « Je suis désolée, il est mort cette nuit, doucement... Il s'est laissé partir, je pense ».

Lorsqu'il arrive à l'étage, les infirmières l'attendent.

« Nous n'avons touché à rien, pour que vous puissiez lui dire au revoir », déclare Josiane, ne masquant pas son émotion, malgré son habitude du deuil familial.

Elle retient un instant Sylvain dans l'embrassure de la porte, lui essuie gentiment les larmes qui coulent à flots.

Sylvain rentre. L'odeur de Magnolia embaume la pièce.

Son grand-père semble dormir, serein. Sur ses lèvres, un mystérieux sourire.

Dans ses mains, une fleur de magnolia, et la photo de Minette.

L'infirmière lui pose la main sur l'épaule.

« Il y a une enveloppe à votre nom ».

Sur l'enveloppe brunâtre, le prénom de Sylvain est tracé d'un trait malhabile et appliqué. Il l'ouvre :

« J'ai retrouvé Minette grâce à toi, je cours la rejoindre. Merci mon Sylvain, tu m'as rendu mon passé ».

A ce petit mot, est jointe une photo : Sylvain, petit et rigolard, embrassé par une jolie femme qui le regarde amoureusement. En dessous, quelques mots : « Ta maman t'aime aussi.... tu sais ».

Il sourit : il va faire le chemin inverse, oublier le passé et ses griefs et se rendre un avenir.

Au même moment, ses pensées sont interrompues par des pas précipités dans le couloir.

-« Sylvain ! ».

Sa mère, France, affolée et décoiffée se hâte vers lui.

Il l'accueille d'un sourire au travers ses larmes, écarte les bras pour l'y cueillir :

« Maman... ».

7 - M COMME...

ELISABETH CALLANDRET-BIGOT

A cette époque-là, j'emménageai 24 rue de la Tour dans un grand appartement, au deuxième étage d'un vieil immeuble cossu. C'était la seule proposition que l'agence m'avait faite et je l'avais acceptée volontiers parce que le loyer était dérisoire. C'était un immense trois pièces de 120 m², entièrement rénové, exposition sud, lumineux et fonctionnel, cuisine équipée donnant sur une immense pièce à vivre. J'avais déniché la perle rare. Chargée de mon dernier carton, je poussai maladroitement la lourde porte de l'immeuble et pénétraï dans le vaste, luxueux et imposant hall d'entrée. Je n'aurais jamais cru que la petite provinciale que j'étais, à peine mutée à l'autre bout de son Sud natal puisse un jour loger dans un tel endroit, j'en éprouvai soudain une certaine fierté. Qui pouvait donc habiter un tel immeuble ? Je m'approchai des boîtes aux lettres et je me livrai à une lecture assidue des noms des occupants des étages. Qu'est-ce que cela allait bien pouvoir m'apporter, je n'en savais rien, mais la curiosité l'emportait sur la raison ? Sur de petites plaques de laiton chaque nom s'affichait, le mien également, le syndic s'était occupé de tout. Une étiquette pour livre d'écolier apposée maladroitement sur une des boîtes aux lettres attira mon attention. Elle était tellement vieillie par le temps que la lecture du nom apposé à l'encre bleue y était difficile. Je pus à peine lire en m'approchant : Marc GABRIEL, et au-dessous, 2ème étage. Je conclus qu'il s'agissait de mon voisin de palier. A cet instant, la lourde porte de l'immeuble s'ouvrit dans un grincement strident, un homme rentra et me salua. Il avait la quarantaine, de taille moyenne, svelte, vêtu d'un pantalon de toile noire et d'un polo rouge Lacoste qui lui allait parfaitement au teint. Ses cheveux étaient noirs, mi longs, bouclés, soyeux. Il comprit que j'étais une nouvelle locataire, me souhaita la bienvenue et me proposa de porter mon carton jusqu'à ma porte. J'étais sur le point de refuser, quand je me ravisai. Après tout ce type avait l'air sympathique, sincère, et particulièrement charmant, j'aurais été idiot de décliner

son aide. « Très volontiers » m'entendis-je dire. Il prit le carton, et je remarquai alors une magnifique Rolex à son poignet gauche, un vieux modèle, peut-être l'un des premiers. Cela valait une fortune. « Elle est belle, hein ! », me dit-il en souriant, ayant surpris mon regard. « Absolument magnifique » répondis-je un peu gênée. « Modèle 1926, première montre étanche à l'eau et à la poussière, une Oyster, le mouvement perpétuel n'a été mis au point qu'en 1931. Certains collectionneurs penseraient certainement que c'est une folie de l'avoir sur moi, mais elle ne quittera mon poignet qu'à ma mort, c'est un héritage de mon père, comme ce vieil immeuble ». « Vous êtes le propriétaire de tout l'immeuble » m'exclamais-je. « Eh oui ! », me répondit-il. Nous étions arrivés au deuxième étage, c'était là qu'il s'arrêtait lui aussi. Ce fut ma première rencontre avec Marc. Inoubliable. Je ne croyais pas au coup de foudre, mais je dois avouer qu'à cet instant précis, j'eus quelque doute. Dès lors, tous les matins, quand je l'entendais fermer sa porte, je me précipitais à l'oeilleton pour l'apercevoir quelques secondes, puis une fois qu'il avait disparu dans la cage d'escalier, je courrais à la fenêtre et je le regardais partir. J'avais juste le temps de le voir tourner le coin de la rue, mais j'étais heureuse d'avoir pu l'apercevoir quelques instants. Souvent j'ai trouvé ce comportement ridicule, mais ce rituel m'amusait. Non, je n'étais pas amoureuse ou tout au moins, je n'osais me l'avouer, je me mentais lamentablement pour ne pas déprimer. Comment aurait-il pu s'intéresser à une gamine de 10 ans sa cadette, sans prétention, sans un sou, manquant pitoyablement de confiance en elle, et dotée d'un physique des plus banals. Un soir qu'il me croisa dans l'escalier, c'était un vendredi, il m'invita à rentrer chez lui pour prendre un verre. J'acceptai aussitôt. L'agencement de son appartement était identique au mien. Les murs étaient blancs, tout était très sobre, impeccablement rangé, pas un grain de poussière sur les meubles où trônaient quelques bibelots africains. Une propreté à toute épreuve. J'étais admirative, rien de comparable à mon désordre chronique. Je passai une soirée exceptionnelle. Les invitations du vendredi se répétèrent de semaine en semaine. C'est au cours de ces soirées que j'appris des tas de choses sur lui, sur sa famille, ses séjours en Afrique, ses parents disparus, la fortune dont il avait

héritée, sa soeur, qui avait totalement dilapidé son héritage, aujourd'hui presque sans le sou, et à qui, par charité humaine, ou simplement parce qu'elle était son unique famille, il ne savait pas trop, était la seule bénéficiaire de ses assurances vies et de ses biens. Puis, un frère parti à l'autre bout du monde et dont il n'avait plus de nouvelles. Souvent il parlait de son père, qu'il qualifiait de visionnaire, de novateur. Grand amateur de cuisine, mais sans aucune formation, « il avait eu l'audace », répétait Marc avec admiration, d'ouvrir son propre restaurant. Sa cuisine, notamment les desserts, glaces et sorbets, étaient réalisés à partir d'azote liquide, ce qu'on appelait depuis la gastronomie ou la cuisine moléculaire. On sentait que Marc éprouvait une grande fierté pour cet homme. L'atavisme familial avait selon lui bien fonctionné car l'ensemble de la famille avait été atteinte par le virus de la cuisine. Le vendredi soir était devenu un rituel. Nous nous retrouvions autour d'ingrédients des plus inattendus : l'agar-agar, cette algue marine qui sert à la gélification, l'étonnant poivre de Tasmanie qui développe une saveur unique, douce, très agréable puis chaude, pour des recettes toujours plus originales. Je ne connaissais rien à tout ça, et je m'amusais beaucoup. Un soir, dérogeant à nos habitudes, c'était un mardi, Marc frappa à ma porte et m'invita chez lui, je fus surprise, mais je ne posais pas de questions. La seule perspective de passer une soirée en sa compagnie le dédouanait de toute explication, j'étais invitée, c'était tout ce qui comptait pour moi. Marc avait acheté une bouteille de mon champagne préféré, et semblait vouloir fêter quelque chose mais il ne me dit pas quoi. Je me laissais faire sans trop comprendre, c'était tellement agréable d'être avec lui. Il riait beaucoup, paraissait heureux, voire soulagé, mais soulagé de quoi, rien dans son discours ou dans son attitude ne le trahit. Nous nous quittâmes en bons amis, comme d'habitude, il était plus d'une heure du matin. Le lendemain, quand je l'entendis partir plus tôt que d'habitude, je n'eus le temps de l'apercevoir ni dans la cage d'escalier, ni dans la rue. Il avait filé. Tant pis, il faudrait donc que je patiente jusqu'au soir. Mais, je ne le revis plus, ni ce soir-là, ni les soirs qui suivirent. La porte de son appartement resta définitivement close. A chaque bruit dans l'escalier, je me précipitais à l'oeilleton, pensant qu'il revenait enfin, mais Marc restait définiti-

vement absent. Je me mis à lui en vouloir énormément. Il était parti comme un voleur, sans explications, sans un au-revoir. Puis, je lui trouvais des excuses, j'essayais de me rassurer en me persuadant qu'il reviendrait bientôt. J'imaginai que cette dernière soirée que nous avions passée ensemble avait été pour lui la soirée d'adieu qu'il voulait m'offrir et qu'il n'avait rien dit de son départ pour s'épargner de ma peine. J'étais totalement désabusée. Un jour, je croisai dans l'escalier la voisine du dessus et je m'avisai de lui demander si elle avait des nouvelles de Mr Gabriel. « Aucune, vous croyez que je n'ai pas assez de mes soucis pour m'occuper de ce que font les voisins », me répondit-elle d'un air mauvais, puis elle passa son chemin. Ce comportement me surprit et me servit de leçon, je ne fis plus aucune allusion à Monsieur Gabriel ni avec les voisins, ni avec les commerçants du quartier, que j'avais un temps prévu d'interroger en toute discrétion.

Plusieurs mois plus tard, alors que je rentrais épuisée d'une longue journée de travail j'allais récupérer mon courrier quand mon regard fut attiré vers la boîte aux lettres de Marc. L'étiquette d'écopier avait disparu et avait été remplacée par une petite plaque de laiton où s'affichait le nom de Marjorie GUIMOND. Je compris alors que Marc était définitivement sorti de ma vie. Je passai une soirée exécrable. Le lendemain, je prêtai l'oreille, traquant le moindre bruit émanant de la cage d'escalier, prête à recommencer mon manège, de l'oeillon jusqu'à ma fenêtre, je voulais absolument savoir à quoi ressemblait ma nouvelle voisine.

Marjorie GUIMOND est venue frapper à ma porte au deuxième soir de son installation, un vendredi, pour me demander de la dépanner de six oeufs. J'avais trouvé cette entrée en matière plutôt cavalière mais elle m'expliqua qu'elle voulait essayer une nouvelle recette de glace à la menthe fraîche à base d'azote liquide. Pour me remercier, elle m'invita à partager ce dessert. L'habitude fut prise et ainsi je renouai avec les soirées du vendredi. J'avais toujours une certaine appréhension et un pincement au coeur quand je pénétrais dans l'appartement de Marc. C'était d'autant plus difficile et surprenant pour moi que rien n'avait changé ; les meubles, les bibelots africains étaient là, seuls quelques tableaux avaient

pris place sur les murs que Marc préféraient nus. Je n'osai poser de questions. Marjorie était une femme formidable, avenante et accueillante. Malgré des traits assez grossiers, elle avait un visage doux et harmonieux, une belle chevelure noire. Son maquillage était parfait : des sourcils impeccables, des lèvres parfaitement soulignées, un ton de rouge à lèvres soigneusement choisi, un fond de teint étalé avec le plus grand soin, des mains manucurées. Ses tenues vestimentaires étaient adaptées à son âge, ni trop exubérantes, ni trop classiques. Elle était magnifique, élégante, à la recherche de la perfection dans le moindre détail. Je la regardais médusée, sachant que j'étais incapable de tant de raffinement sur ma modeste personne. Parfois les intonations de sa voix, ses manières, sa façon de se mouvoir, son regard me rappelaient Marc. Il me manquait tellement, j'étais troublée par cette ressemblance. J'avais vraiment dû être amoureuse, je l'étais certainement encore. Je m'étais promis qu'un jour j'en parlerai à Marjorie, ça me ferait du bien, elle était devenue une amie.

Les soirées du vendredi étaient particulièrement sympathiques, parfois nous n'étions que toutes les deux, mais il arrivait que Marjorie invitât des amies, beaucoup d'amies, parfois accompagnées. On essayait alors de nouvelles recettes de cuisine. C'est un de ces soirs qu'un fait surprenant se produisit. J'avais taché mon chemisier blanc préféré avec des éclaboussures de sauce tomate et je voulus le nettoyer aussitôt. Je me précipitai dans la salle de bains, ouvrant tiroirs et placards pour trouver de quoi venir à bout de ces taches, quand mon regard fut attiré par un chiffon rouge roulé en boule. Je l'attrapai, le dépliai, et ce que je découvris alors me glaça jusqu'aux os. Ce bout de chiffon n'était autre que le polo rouge Lacoste de Marc, qui renfermait une boîte contenant une montre Rolex, sa montre Rolex, que j'aurai reconnue entre mille. J'entendis des pas, je m'empressai de tout remettre en place. « Tu trouves ton bonheur ? », me demanda Marjorie. « Pas tout à fait », lui répondis-je. « Je vais te donner du diable détacheur, et de quoi te changer, dans un quart d'heure tu auras récupéré ton chemisier ». Qu'avait-elle fait de Marc ? Cette ressemblance qui me troublait tant me persuadait de plus en plus qu'elle était la soeur dont il m'a-

vait parlé. La bénéficiaire de ses assurances-vie. En quelques centièmes de secondes j'élaborai les scénarii les plus diaboliques ; elle le séquestrait à quelque endroit, l'avait congelé dans de l'azote liquide ou pire encore, elle l'avait empoisonné proprement, si je puis dire, pour faire croire à une mort naturelle et toucher l'héritage. Si j'étais démasquée, je ne donnai pas cher de ma petite personne. Dans la salle de bains, transie, j'essayai de recouvrer mes esprits. Je finis par rejoindre les autres. La soirée se poursuivait, agréable et animée, comme d'habitude. Je faisais tout pour ne rien laisser paraître de mon inquiétude et de mon désarroi, mais la contrariété devait se lire sur mon visage, car à maintes reprises on me demanda si tout allait bien. Tous devaient penser que l'épisode du chemisier taché m'avait gênée. Je surveillai Marjorie, elle restait imperturbable. Je partis la première ce soir-là, prétextant une grosse migraine, je crois que personne ne fut dupe.

Le lendemain, n'y tenant plus, j'allai frapper à la porte de Marjorie. Il fallait que je sache, qu'était-il arrivé à Marc, que lui avait-elle fait ? Qui était-elle ? Elle me devait des explications. Marjorie ne fut nullement surprise de me voir, elle me fit entrer et m'accueillit avec beaucoup d'égards. J'étais sur mes gardes, mal à l'aise mais déterminée. Elle me pria de m'asseoir et me dit sans attendre : « Je sais que tu as trouvé le polo rouge et la montre de Marc. J'ai compris aussi qu'il comptait beaucoup pour toi. Il adorait voir tous les matins l'oeilleton de ta porte s'assombrir parce que tu étais là derrière à l'observer, et ton rideau bouger alors que tu le regardais partir. Il va te falloir beaucoup de courage pour entendre ce que j'ai à te dire ». Elle s'arrêta de parler un instant, émit un léger soupir, puis me regardant droit les yeux elle poursuivit : « Marc est mort, mais Marc est mort heureux », Marc est mort heureux, me répétais-je, mais dans quel type de délire était-elle ? J'imaginai qu'il avait commis l'irréparable, mettre fin à ses jours pourrait-il rendre heureux ? « Tu te souviens de cette dernière soirée que vous avez passé ensemble, partageant une bouteille de Ruinart, ton champagne préféré ? ». Comment savait-elle tout cela ? Marc lui avait donc parlé de nous avant de mourir. Sans me laisser le temps de répondre elle poursuivit : « C'était

pour lui sa dernière soirée, et il voulait la partager avec toi, il pensait pouvoir t'avouer son secret mais il n'en a pas eu le courage. Le lendemain, Marc a subi plusieurs interventions chirurgicales ». Ca n'était donc pas un suicide, Marc était mort sur une table d'opération, j'étais anéantie, ça paraissait tellement impossible, Marc, pourquoi ? « Une vaginoplastie et la pose de prothèses mammaires, puis plusieurs jours plus tard une recomposition esthétique de son visage, suivie d'une épilation définitive de sa barbe et une rééducation de sa voix. Et Marjorie poursuivait, plus souriante, épanouie, sereine :

« Aujourd'hui Marc GABRIEL est mort, mais mort heureux parce que celui que l'on croyait disparu exulte dans sa nouvelle identité. Marc est aujourd'hui celle qui est là, en face de toi, Marjorie GUIMOND ».

8 - MARQUIS

CHRISTINE MENARD

- Jeannot, arrive maintenant, c'est bon !

Le front buté, le jeune garçon ne répond pas. Il fixe, immobile, le bout du chemin. Les haies lui cachent les tressautements de la carriole du boucher. Le bruit de tonnerre des cailloux sous les roues lui vrille les tympans. Les grincements des ressorts résonnent au fond de sa poitrine, comme autant de gémissements. Présage funeste, le couple de milans noirs survole l'attelage depuis que son lourd butin a été chargé.

Jeannot ravale un bref sanglot, il ne veut pas penser à la suite, la lente descente vers le village, jusqu'au chemin de fer. Puis le trajet dans le fourgon à bestiaux, vers l'abattoir. La poussière va s'insinuer dans les doux yeux de son ami, dans son poitrail puissant. Il va s'étouffer, avoir peur et lui ne sera pas là pour le consoler. Alors que Marquis l'a porté si souvent sur son licol, au retour d'une séance de débardage, le garçon l'abandonne, sans un adieu.

Dans un sursaut, il s'élançait, il court. Il ne pense qu'à une chose, rattraper la charrette, parler à son ami, vite, vite. Ses lourdes galoches martèlent le sol, tordent ses chevilles. Il grimace de douleur, il ne ventile plus, il va s'écrouler. Non, il n'en a pas le droit. Avancer, encore quelques mètres. Le tournant avalé, il peut l'apercevoir, il crie : « Marquis, je suis là ».

Ses pieds se prennent dans un trou de la route, il tombe. Il ne le voit pas, mais les oreilles du beau percheron pointent dans sa direction. C'est fini. Tête basse, il se relève. Ses parents l'attendent au seuil de la ferme. Il voudrait les frapper de ses poings serrés, leur hurler toute sa rage. Mais devant le visage fermé de son père, son corps monolithique, il ravale sa hargne et se réfugie dans l'écurie.

Demain, ils vont abandonner la ferme posée entre les marais de Sologne et les forêts giboyeuses, réservées aux loisirs des riches

citadins. Le propriétaire est décédé, ses héritiers vont vendre les parcelles cultivées par la famille. Tout sera rasé par les acheteurs, éblouis par les grands espaces vierges, avides d'y voir pousser parcs de loisirs et hôtelleries de luxe.

Les fermiers se sont résignés. Il ne leur reste plus qu'à se louer dans une grande exploitation de Beauce. Là-bas, les machines remplaceront leurs membres. Même leurs animaux n'auront plus leur place. Pas besoin de chiens de garde quand de hautes murailles enserrent les propriétés, la force de leur percheron n'aurait plus d'utilité dans le monde mécanisé qu'ils vont rejoindre, dans ces champs de céréales à perte de vue.

Dans la stalle, l'odeur douceâtre du cheval flotte encore. Jeannot s'y réfugie pour y cacher son chagrin. Il erre entre la mangeoire et la litière. Il shoote dans le reste de la motte de paille qui traîne encore, admire les trophées remportés par le brave travailleur. Il les a lustrés si souvent qu'il en connaît chaque détail finement sculpté, chaque inscription gravée soigneusement. Il s'approche de l'épaisse armoire de chêne adossée au mur, il voudrait toucher une dernière fois le riche harnachement de Marquis, caresser les rênes, soupeser les lourdes chaînes de débardage.

Il écarte le vantail, mais un vide béant l'accueille. Il n'y croit pas tout d'abord. Non, ce n'est pas possible. Ses parents n'ont pas pu s'en débarrasser, ils n'ont pas osé. Ils ont dû le déposer quelque part, peut-être dans le coffre en bois qui repose sous le banc. Mais le coffre est bien léger, il n'y a rien. Ils l'ont vendu, c'est sûr, au brocanteur qui vient tous les six mois. Le cuir, l'argent et le métal frappé valent de l'argent, il le sait. Le marchand a dû le repérer depuis longtemps. Et eux, ils ont préparé leur coup en douce.

La colère l'embrase, il se rue dans la cuisine, prêt à tout casser. Ils sont attablés, silencieux. Jeannot croise leur regard dur, presque menaçant. Ils ont choisi et ne reviendront pas sur leur décision. Ils ont fait leurs comptes, lui aussi sait ce que coûtent la nourriture, les vêtements, son école. Dans quelques mois, il aura juste 14 ans. Puisqu'il en est ainsi, il entrera en apprentissage. Plus rien ne le retient désormais. Il partira, se débrouillera, il ne sera plus à leur charge.

Il a suivi le chemin qu'il s'était tracé, journalier toujours en chasse d'une place. Il a serré les dents lorsqu'une injustice le frappait, il s'est courbé sous les coups de trique d'un patron aviné. Il a appris les révoltes de la nature et ses douceurs sucrées. Il a contemplé plus d'un coucher de soleil, l'âme endolorie et le corps brisé. Il a compris qu'il devait se forger seul les armes du combat qu'il doit livrer pour sa survie.

Mais il refuse le sort peu enviable des tâcherons, il vaut mieux que cela. La disparition de son ami a endurci son âme autant que ses bras. Il n'éprouve plus aucune pitié, il reste droit, c'est tout. Il ne se loue plus dans les fermes, il fait route avec un marchand de tissu. Ses mains rudes savent apprécier le velouté d'une soie sauvage, la solidité d'un drap de lin. Il sait négocier âprement, marchander chaque franc. Et il gagne, de l'argent et comme l'estime du marchand.

Pendant les longs voyages, il lit. Scrupuleusement, il parcourt tous les journaux des régions traversées, du Progrès de Lyon à La Voix du Nord, de Ouest France au Midi Libre. Il note que tous les quotidiens consacrent de longs articles à la culture de la vigne, que les Foires aux vins ne sont plus l'apanage de quelques localités. Il a vu aussi dans les restaurants les prix des grands crus s'envoler sur l'addition. Lui ne boit pas. Il se méfie de l'alcool qui brûle les veines et engourdit le cerveau. Il a besoin de toutes ses forces, c'est son seul capital.

Les petites annonces lui ont appris qu'un viticulteur des Pyrénées recherchait un ouvrier. Il a traversé la région de Banyuls et a remarqué ces vignes disposées en terrasse, impossibles à travailler et vendanger autrement qu'à la main. Le défi lui plaît, il va pouvoir parfaire son expérience sur le terrain et, pourquoi pas, s'établir dans ce sud aux chaudes odeurs de thym et de sarriette.

Son patron est solide, comme un rocher de la montagne toute proche. Il est exigeant et soumet Jeannot à un essai. Le jeune homme s'emplit les poumons du vent d'autan, chargé des odeurs de la mer. Un fumet subtil s'y mêle, une odeur de foin, de cuir. La tête lui tourne, les souvenirs refluent. Non, ce ne peut être ça, Marquis a

disparu il y a si longtemps.

Le bruit des sonnailles, il le reconnaîtrait entre mille. Mais ils ont pu harnacher un autre cheval avec l'équipement. Jeannot n'ose pas se retourner vers le sommet de la colline, son coeur va le lâcher. Un hennissement profond retentit sur la vallée, il n'y a plus de doute. Ses jambes l'emportent, il n'a jamais couru si vite, malgré les pierres, malgré la pente.

Marquis lève la tête dans une flaque de soleil, ses naseaux frémissent, il n'a rien oublié. Il s'est arrêté à côté du viticulteur, la pointe de ses oreilles dressée.

- On dirait que vous vous connaissez ?

Le jeune homme a la gorge trop serrée pour répondre, mais ses yeux mouillés le trahissent. Il enserre le cou du percheron, lui murmure quelques mots doux. Le patron esquisse un sourire.

- Bien, on rentre, tu vas me raconter tout ça. Et je crois que j'ai trouvé quelqu'un pour conduire le cheval dans les rangs en hauteur...

Jeannot se contente de hocher la tête. Il ne peut plus lâcher le harnais, il titube d'émotion à travers la garrigue. Les souvenirs amers l'encombrent, le font trébucher sur les cailloux du chemin. Mais pourquoi ses parents ne lui avaient-ils pas dit que le boucher ne conduisait pas l'animal à l'abattoir ? Il pense qu'à cause de leur mutisme absurde, il a vécu toutes ces années dans la douleur. Il avait compris leur résignation devant le sort maudit, il leur en veut de leur silence. Pourra-t-il leur pardonner, à eux qui, à présent, sont morts ?

Il regarde son Marquis, bien vivant, qui lui a gardé tout son amour malgré la cruelle séparation. Alors, qu'importe le reste, la vie a gagné.

9 - HISTOIRE DE LA DISPARUE RETROUVÉE

BERNARD LOESEL

Atteinte par une des dernières bombes qui s'étaient abattues sur ce quartier périphérique quand le centre de Saint-Lô n'était déjà plus que décombres, la maison du 8 de la rue de la Savonnerie s'était effondrée sur elle-même, comme aspirée en son centre. Seuls étaient restés debout les quatre murs, au vide à demi comblé par l'amoncellement des gravats.

Lorsqu'au matin on fouilla dans les ruines encore fumantes, on ne retira que le cadavre écrasé de la grosse Mélanie. La fillette qu'elle avait présentée aux voisins comme sa nièce quelques jours auparavant avait pourtant été aperçue la veille au soir fermant les volets pour la nuit, mais on avait en vain déblayé les lieux. Elle avait disparu. Dans l'atmosphère de fin du monde qui régnait, on n'avait guère eu le loisir de s'attarder à ce mystère, auxquels les jours puis les semaines qui suivirent ne devaient pas apporter de réponse. L'enfant s'était volatilisée.

Cette tragédie particulière se serait tout bonnement fondue dans le désastre général si la famille avait habité la ville. Chacun pour soi et Dieu pour tous : quand le malheur s'abat sur vous, qui se soucie de celui d'autrui ? Mais les Debris étaient de Gavray, un village de la campagne profonde. La petite Aliette avait été envoyée chez sa tante à Saint-Lô en raison de l'accouchement imminent de sa mère, que le médecin avait annoncé difficile.

Épargnés par les bombardements, les Gavrayiens avaient eu, eux, tout loisir de plaindre les parents éplorés, d'autant que la Marie Debris avait finalement accouché d'un petit handicapé mental. Mal placé dans l'utérus maternel, l'enfant était né à demi étranglé par le cordon ombilical. Le cerveau mal irrigué était irrémédiablement endommagé.

Ces deux horreurs coup sur coup auraient eu de quoi faire perdre la raison aux malheureux parents si la plupart de leurs concitoyens ne les avaient soutenus dans l'épreuve, portés par une émotion

légitime. Sans doute aussi, faut-il le dire, ces derniers se sentaient-ils secrètement redevables à la Providence qu'un tel drame leur ait été épargné à eux. Eperdus de douleur dans les premiers temps les Debris s'étaient peu à peu résignés, entourés qu'ils étaient de la sollicitude générale. L'état du petit Fernand ne leur aurait d'ailleurs pas permis de se laisser aller. Si la pensée de leur fille disparue les taraudait toujours, elle finit bientôt par leur apparaître comme un coup du destin, contre lequel on ne peut rien comme chacun sait.

Les mois passèrent, puis les années. La compassion de leurs concitoyens ne s'était pas démentie avec le temps. C'est qu'il est toujours gratifiant d'avoir des malheureux à plaindre dont le sort vous permet de vous sentir normaux. Ces « pauvres Debris » jouaient ainsi un rôle essentiel dans la petite communauté : ils satisfaisaient au besoin de drame auquel chacun d'entre nous éprouve le besoin d'assister en spectateur. Cette pensée-là leur venait bien parfois, aux Debris, mais ils n'avaient garde de s'y attarder : la pitié qu'ils inspiraient en eût perdu de son confort. Car c'était bien, sans qu'ils se l'avouassent, dans un sentiment de confort qu'ils avaient trouvé refuge, la lettre officielle qu'ils reçurent à l'hiver 1950 de la gendarmerie de Saint-Lô devait leur en faire prendre une pleine conscience.

Dire qu'elle allait bouleverser leur vie serait ne rien dire : elle les précipita dans un nouveau malheur qui devait cette fois s'avérer définitif. Le document dûment estampillé les avisait de l'impensable : la petite Aliette venait d'être retrouvée ! Après toutes ces années, le miracle avait eu lieu.

Divers témoignages et attestations en pièces jointes reconstituaient l'histoire de l'enfant. Elle avait été recueillie le 9 juin 1944 errant dans les rues dévastées de Saint-Lô, la tête perdue et incapable de donner le moindre renseignement sur son identité. L'hôpital et l'orphelinat avaient été anéantis. On l'avait alors envoyée à l'hospice de Coutances, en attente des résultats d'une hypothétique enquête. Elle y était restée durant les cinq dernières années sans qu'on pût lui arracher une parole. C'est une visiteuse venue placer son vieux père dans l'établissement qui l'avait reconnue par hasard.

Si le brigadier n'avait jamais répondu à l'idée qu'on se fait de sa fonction, c'était bien Georges Bridel. Gendarme dans l'âme, il n'avait rien d'un imaginaire. D'un émotif encore moins. Pourtant, lorsqu'il évoquait cette histoire bien des années plus tard, on sentait qu'il avait connu là une de ces expériences humaines qui change le regard que vous portez sur le monde. C'est lui qui avait été chargé de ramener la petite à sa famille.

« J'avais pris la petite en charge à l'hospice de Coutances, racontait-il. Réglementairement, nous aurions dû être deux à la convoier, mais cet empoté de Malbec, qui devait normalement m'accompagner, avait eu un accident en se rendant à la brigade. Bref, je m'étais présenté seul pour ne pas retarder la remise de la gosse à ses parents. C'est peut-être ça qui m'a déstabilisé. Si Malbec avait été avec moi, je ne me serais certainement pas posé de questions, en tout cas pas le genre de questions qui me sont venues à l'esprit le long du trajet. Seul avec elle qui ne disait pas un mot, j'ai commencé à me sentir tout drôle. Il y a toutes sortes de silencieux, vous savez, et l'on en rencontre régulièrement dans le métier : les taiseux de nature, qui sont à prendre comme ils sont, les méfiants qui prennent leurs précautions, les timides que l'uniforme impressionne, d'autres encore dont le mutisme s'explique par les circonstances. J'ai même eu affaire un jour à un religieux qui avait fait voeu de silence. Le médecin qui m'avait confié la petite m'avait expliqué que c'était le traumatisme des bombardements qui l'avait, elle, privée de la parole. Mais c'est une chose d'entendre les explications d'un de ces messieurs en blouse blanche qui s'adressent à votre cervelle et qui finissent par vous donner l'impression que vous comprenez sans peine ce qu'ils vous racontent, et une autre que de se trouver seul avec une gosse qui vous paraît être, quoi qu'on vous en ait dit, une demeurée pure et simple. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Mais le plus dur était à venir, dans cette mission dont je m'étais pourtant plutôt réjoui au départ.

Au moment où je sonnais avec elle à la porte des Debris, je m'attendais à une explosion de joie, à un débordement d'émotion. Au lieu de cela, je me trouvai nez à nez avec un couple dont l'air gêné

me frappa. Ces deux-là étaient ... oui ... désarçonnés, c'était le mot qui venait à l'esprit. Après une étreinte mouillée de larmes qui me parut, c'est étrange à dire, comme convenue, la mère nous fit entrer et nous offrit un café et des biscuits, comme on le fait pour des étrangers en visite. Et c'était bien de cela qu'il s'agissait : le mari ne savait trop que dire ni que faire de ses mains et la femme se comportait avec sa fille comme avec une invitée. Une invitée étrangère qui de surcroît, dans son enfermement autiste, paraissait aussi absente en cet instant qu'elle l'avait été physiquement durant toutes ces années.

Ils l'observaient à la dérobée, et leurs regards en disaient long : ils avaient perdu une enfant de dix ans et c'était une enfant de dix ans qu'il s'attendaient à retrouver. Au lieu de cela, ils étaient face à une adolescente, presque une jeune fille, avec laquelle ils ne se sentaient rien de commun. Ce n'était pas seulement qu'elle ne parvenait à établir avec eux le moindre contact, le petit Fernand en était tout aussi incapable. C'était qu'ils allaient devoir faire comme si tout en continuant à attendre leur enfant disparue, fillette impubère que le temps avait embaumée et qui s'était figée dans leur mémoire comme une photographie jaunie. Bien sûr, ils ne l'auraient pas formulé ainsi, mais l'intruse leur apparaissait bel et bien comme une usurpatrice...

On ne m'ôtera pas de l'idée non plus, ajoutait Georges Bridel, que se mêlait à ce sentiment une pensée beaucoup plus égoïste, dont ils n'avaient sans doute qu'une conscience diffuse : Aliette revenue, le deuil qui leur assurait dans le bourg pitié et commisération n'avait plus de raison d'être. Si deuil il devait y avoir désormais, ce serait celui de la compassion qu'on leur avait témoignée pendant toutes ces années. Il fallait comprendre, aussi : après tout, tout était bien qui finissait bien, n'est-ce pas ?

Je suis parti au bout d'une demi-heure, concluait le brigadier. Ni eux ni moi ne trouvions plus rien à dire. Il m'a semblé, au moment où je franchissais la porte, que la mère me hurlait en silence un appel à l'aide. « Qu'est-ce que j'aurais pu faire, mon Dieu ? »

10 - LA PERSONNE RECHERCHÉE

JACQUES GRANGE

Paul est en train de regarder des photos d'il y a une quinzaine d'années. Il tombe sur tout un lot de clichés où Pierre est présent.

Pierre son ami d'enfance, d'adolescence, de jeune adulte, son alter ego, son frère d'amitié et de coeur. Un vilain jour, vilain pour Paul en tout cas, cet ami est parti sans laisser d'adresse, avec comme justification : « C'est la faute à personne, surtout pas à toi, Paul mais juste, il faut que je parte, je dois partir ».

Depuis, plus rien, aucune nouvelle, ni trace. Après un temps très difficile à vivre et pendant lequel, le manque était très douloureux, Paul avait eu l'air apparemment de s'habituer à cette situation d'absence. Pourtant, voilà qu'en compulsant ces photos, une énorme bouffée d'envie de savoir ce qu'il devient et même de le revoir envahit son esprit. Il se dit qu'une si longue absence, ce n'est plus possible, qu'il a été passif voire ingrat. Il faut, oui, il faut qu'il sache.

Un soir après le travail, il s'en ouvre à sa plus chère amie et confidente Rose. Celle-ci, après l'avoir écouté comme d'habitude très attentivement et très affectueusement, lui dit :

– Je trouve un peu bizarre que cela te prenne brusquement, un peu comme une colique, si tu me permets l'expression, surtout au bout de quinze ans. Et puis s'il ne donne pas de nouvelles, c'est qu'il ne veut ou ne peut pas. Peut-être qu'il n'est plus de ce monde, tu sais cela arrive à des gens très bien.....

– C'est tout ce que tu trouves à dire pour me reconforter, lui rétorque Paul.

– Excuse-moi d'envisager le pire qui n'est pas garanti, mais de toute façon, s'il ne donne pas de nouvelles, c'est qu'il ne veut pas. Pourquoi veux-tu aller l'embêter ? Il a coupé les ponts, il est loin, ailleurs, il vit une autre vie qu'il n'a pas envie de faire savoir à ceux et celles qu'il a connus avant.....

– Oui, Rose, tes propos sont raisonnables et sensés mais vraiment j’ai maintenant une irrésistible envie de savoir ce qu’il fait, j’irais même jusqu’à dire un impérieux besoin. Et je suis persuadé que je n’aurai pas de répit tant que je n’aurai pas essayé, au moins essayé de savoir.

Son amie Rose se voit au regret d’interrompre cet échange et elle le dit :

– Écoute, mon petit poteau Paulo, si c’est comme ça, vas-y, essaye. Désolé mais là je dois partir.

Ouvrons une parenthèse pour préciser que Rose aime beaucoup appeler souvent son ami petit poteau Paulo, d’une part parce qu’il fait plus de vingt centimètres qu’elle et cela l’amuse et d’autre part parce que la succession de p et du son o l’amuse aussi.....

– Oui, je dois y aller, poursuit donc Rose, car j’ai rendez- vous avec le quinzième homme de ma vie !!

Elle lui fait la bise et va donc vers ce quinzième homme....

Une fois seule, Paul, se dit que Rose a raison ‘« Faut essayer »’, mais comment ? Les parents de Pierre ne savent rien et ne veulent rien savoir. Sa compagne de l’époque ne lui a jamais pardonné ce départ brusque, définitif et sans raison apparente ni explication. La moindre évocation de Pierre suscite chez elle une fin de non recevoir. Quelle piste suivre, comment démarrer, il a, en tout et pour tout un nom, un prénom, une date de naissance....Un midi alors qu’il prend son repas, comme d’habitude avec sa collègue et grande amie Rose, il lui confie ses difficultés.

– Mais, à ce moment-là, faut t’adresser à un détective privé, mon petit poteau Paulo!!! s’exclame Rose.

– Tu crois que c’est possible ? interroge Paul.

– Bien, bien sûr que c’est possible ! En plus, ça va être super, comme dans les séries et les films policiers...

Le soir, en rentrant du travail, il cherche sur internet les adresses des détectives privés de la ville. En parcourant la liste, son regard

se fixe sur un nom : Gaspard Trouvé, filature, investigations, recherches, travail professionnel et soigné.

Avec un tel nom, pense-t-il dans son for intérieur, ce détective se doit d'être efficace, sapristi !! Il est à noter que quand Paul pense dans son for intérieur, il n'hésite pas à utiliser des mots désuets tel que sapristi et ainsi personne ne peut le lui faire remarquer ou le lui reprocher.

Le lendemain, il appelle monsieur Trouvé qui lui fixe un rendez-vous à son agence pour le lendemain soir. Le détective est un petit homme trapu, au visage rond avec de petits yeux rieurs. Ses rares cheveux furent certainement bruns mais actuellement, ils tirent vers le poivre et sel. Il inspire confiance à Paul, au premier abord bien qu'il soit à l'opposé de l'archétype du "privé" des polars chers à Rose.

Monsieur Trouvé fait asseoir Paul et le convie à exposer sa demande. En quelques mots, Paul explique qu'après avoir accepté pendant de nombreuses années la disparition soudaine et inexplicquée de son ami, il est maintenant déterminé sinon à revoir Pierre tout au moins à savoir ce qu'il devient. Il donne les maigres renseignements qu'il possède : un prénom et un nom de famille, une date de naissance, la date de son départ, l'adresse qu'il occupait à l'époque et c'est à peu près tout.

D'un geste qui lui est coutumier, monsieur Trouvé se frotte le nez, se passe la main sur le crâne et se frotte de nouveau le nez en disant : « C'est vrai que ça ne fait pas "bézef" mais c'est mieux que "walou", comme on dit de l'autre côté de la Méditerranée... » Il ponctue cette boutade d'un rire sonore et pour mettre à l'aise son client qui ne semble pas l'être tout-à-fait, il indique : « Ne vous formalisez pas. Mon épouse est maghrébine et j'adore cette contrée. C'est juste pour donner un ton un peu joyeux à notre entretien sans lui ôter le fond éminemment sérieux. Mais vous serez d'accord avec moi pour penser et dire, quoiqu'il en soit, que la vie est trop courte pour être triste... »

Paul opine à cette dernière assertion de Gaspard Trouvé qui reprit la parole : « Ne vous inquiétez pas au sujet du peu de renseigne-

ments que vous pouvez fournir, on a l'habitude et c'est notre métier. D'ailleurs si vous aviez toutes les informations souhaitées, vous ne feriez pas appel à nos services, n'est-ce-pas ? »

Derechef, Paul opine devant cette réflexion frappée au coin du bon sens.

Pour conforter Paul dans l'assurance qu'il avait fait le bon choix en s'adressant à lui, le détective Trouvé précise : « Je vais prendre en charge personnellement votre dossier, même si mes collaborateurs sont très perspicaces et efficaces, c'est notre métier ! »

Après s'être mis d'accord sur les honoraires relatifs aux prestations, Paul salue le détective qui le reconduit à la porte de l'agence en lui disant : « Dès que possible et dans les meilleurs délais, je vous donne des informations et vous tiens au courant des avancées de mes recherches, c'est notre métier. »

Quelques jours après cette première prise de contact, le téléphone sonne un soir chez Paul : C'est monsieur Trouvé qui lui annonce qu'il a une piste, certes ténue mais piste nonobstant. Il accompagne cette déclaration de son rire sonore.

– Figurez-vous, ajoute-t-il, qu'il est fort probable que votre ami ait été soigneur dans un zoo dans le nord du pays. C'est le début d'un fil qu'il va falloir suivre et ne pas lâcher, n'est-ce-pas ?

– Je ne sais pas, monsieur Trouvé, réplique Paul.

– Eh, bien, moi, je vous le dis, ne vous inquiétez pas, c'est notre métier.

Paul raccroche et va retrouver Rose dans leur bar préféré et habituel où ils ont rendez-vous. Il l'avise de la piste ténue mais piste nonobstant que vient de découvrir Gaspard Trouvé.

– Soigneur dans un zoo, s'exclame Rose, et puis plus de nouvelles ! Si ça se trouve, il s'est fait boulotter par un lion.. !!

– C'est pas drôle Rose, maugrée Paul.

– Oh ! Mon petit poteau Paulo, on peut bien plaisanter un tantinet, non ?

En son for intérieur, Paul se dit que tantinet est un mot désuet que Rose, apparemment, n'hésite pas à employer en toute confiance et à haute voix.

Rose ayant pris congé de son ami, celui ci repense à l'information : soigneur dans un zoo, après tout pourquoi pas. Avant son départ, Pierre était enseignant mais il aimait le changement et depuis qu'ils se connaissaient, il avait été serveur, guide touristique, modèle, livreur, voiturier, etc... alors soigneur dans un zoo pourquoi pas !

Quelques semaines ayant passé, le détective donne rendez-vous à Paul à l'agence. Il s'y rend, le coeur serré d'un sentiment mêlant angoisse, espoir et curiosité. L'accueil de monsieur Trouvé est chaleureux et émaillé de deux ou trois plaisanteries escortées de son rire pas complètement désagréable mais bon... Puis il en vient au vif du sujet : l'état des ses recherches. Il commence par signaler qu'il a eu la confirmation que Pierre avait travaillé plusieurs années dans un zoo du nord. Plusieurs de ses ex-collègues l'ont affirmé et garanti. L'un des soigneurs qui semble avoir été le plus proche de Pierre a appris au détective que Pierre lui avait confié qu'il devait se faire hospitaliser et que c'est pour cette raison qu'il quittait le zoo. Entendant cela, une question vient aux lèvres de Paul puis franchit ses lèvres pour devenir une phrase sonore :

– Hospitalisé, Pierre était malade. C'est grave ?

– Mon cher monsieur, répondit le détective, je comprends votre inquiétude ainsi que votre impatience mais en l'état actuel de mes investigations, je ne peux vous en dire plus.

– Mais ce collègue n'en sait pas plus ?

– À priori votre ami Pierre, a refusé de lui donner plus de détails et précisions.

– Ça date de quand, cette hospitalisation ?

– Environ cinq ans d'après ce collègue du zoo.

Paul quitte l'agence de Gaspard Trouvé encore assez ébranlé et va, comme très souvent quand il ne se sent pas bien, s'épancher auprès de son amie Rose. Lorsque celle-ci apprend que Pierre avait

été hospitalisé, son visage se rembrunit et son intention d'essayer de dérider Paul par une boutade, un bon mot ou une saillie, disparaît. Elle se dit qu'il faut plutôt prononcer quelques paroles consolatoires et stimulantes :

– Mon petit poteau Paulo, quand on va l'hôpital, c'est pour être soigné. En conséquence, ton Pierrot, il a dû être soigné et maintenant, même si nous n'avons pas de nouvelles, il doit péter la forme, et être heureux de vivre.

– Ou bien, bien pire, si tu vois ce que je veux dire, ne peut s'empêcher d'ajouter Paul.

– Je vois très bien ce que tu veux dire, enchaîne Rose, mais je te rétorque, pourquoi envisager le pire quand le meilleur n'est pas à exclure.

Ils se quittent sur cette sentence car Rose doit rejoindre le dix septième homme de sa vie....

C'est devant un sancerre bien frais, une belle tranche de saumon fumé et une ineptie diffusée à la télévision que Paul passe cette soirée en tentant, sans vraiment ni échouer ni réussir, de se convaincre que l'hypothèse de Rose au sujet de la bonne santé de Pierre est la vérité.

Plusieurs semaines passent sans que monsieur Trouvé n'ait de communications nouvelles et prépondérantes à transmettre. Paul ne peut éviter d'être pessimiste quant à la probabilité de retrouver son ami Pierre malgré le réconfort fréquent, assidu, généreux et bienveillant que lui prodigue Rose notamment et entre autres à l'aide de cette formule :

– Hé mon petit poteau Paulo, ne désespère pas car tant qu'on espère, il y a de l'espoir !! -

Eh, bien ! Rose n'avait pas tort. Monsieur Trouvé téléphone un matin à Paul, l'invitant à se rendre à l'agence dès que possible car il y a du nouveau et de l'inattendu. Paul attend avec une importante fébrilité la fin de sa journée de travail pour se précipiter au bureau du détective.

Après les salutations d'usage et quelques plaisanteries accompagnées du rire qui peut commencer à être désagréable, le détective raconte en détail ses démarches. Il s'est attaché dans un premier temps à connaître l'établissement hospitalier où avait été admis Pierre. Par enquête et déduction, il l'a trouvé. Il a ensuite actionné son réseau dans le secteur où se situe l'établissement. Gaspard Trouvé précise : « Il faut avoir des réseaux nombreux, sûrs et efficaces, c'est notre métier ! »

Justement, un membre de son réseau a réussi grâce à sa perspicacité, son inventivité et sa ténacité (c'est leur métier !) à découvrir quelle avait été la raison de l'hospitalisation.

Au bord de la transe, Paul demande :

– Ah ! Monsieur Trouvé, quelle raison, alors ... ?

– Désolé, monsieur, mais je ne peux vous le dire mais je vais vous dire tout le reste.

Donc, il poursuit son récit et rapporte que toujours grâce au réseau, il a réussi à découvrir où avait été le sujet recherché après son séjour hospitalier et de fil en aiguille, en se rendant personnellement sur place par contacts, recoupements nombreux, ciblés et judicieux, il a retrouvé la personne recherchée.

– Vous voulez dire, Pierre !! s'exclame Paul.

– Excusez-moi, mais je préfère l'appeler "la personne recherchée".

– Je ne vois pas pourquoi, si c'est lui !

– Vous comprendrez plus tard mais par souci d'adaptation et de précision, c'est notre métier, je vais vous prier de bien vouloir accepter que je recoure au terme "la personne recherchée".

Le détective poursuit en indiquant que la "personne recherchée" avait été très réticente pour accepter de renouer avec Paul. Le détective avait dû déployer toute sa force de persuasion notamment en insistant sur la nécessité que ressentait son client de reprendre contact. Et finalement "la personne recherchée" avait consenti à revoir Paul. Cependant, cette personne pose une condi-

tion formelle et obligatoire : le premier contact aura lieu dans une semaine à une adresse choisie par “la personne recherchée”. Cette adresse sera remise à Paul par Gaspard Trouvé, en cas d’accord.

Ne se tenant plus de joie, Paul interrompt le détective :

– D’accord, monsieur Trouvé, mille fois d’accord.

– Dans ce cas, je vais prévenir “la personne recherchée” et vous remettre l’adresse du rendez-vous.

– Avec plaisir et immense reconnaissance, monsieur Trouvé.

– Je vous en prie, monsieur, la satisfaction de nos clients, c’est notre métier !!

L’adresse est donc remise à Paul ainsi que la date et l’heure du rendez-vous. Paul pour sa part règle les honoraires. Gaspard Trouvé assure que si son client vient à avoir besoin, à nouveau, de ses services, il sera à son entière disposition. Paul remercie chaleureusement et prend congé.

Il est étourdi d’allégresse et de bonheur avec une légère pointe de crainte. Bien sûr, il accourt chez Rose pour lui apprendre la nouvelle et surtout pour lui demander de l’accompagner aux retrouvailles, si elle le veut bien, car il redoute d’y aller seul.

À cette demande Rose répond :

– Bon, mon petit Poteau Paulo, c’est bien parce que c’est toi. Mais dès le premier contact, je vous laisse.

– Comme tu voudras.

– Oui, je “voudras” !!

Le jour prévu, ils se présentent donc, tous deux, à l’heure et à l’adresse convenues. Ils attendent quelques instants. Puis une femme mûre et belle s’approche d’eux. Elle leur fait un grand et beau sourire et dit :

– Rose je présume.

– C’est exact, chère madame, seriez-vous l’émissaire de Pierre qui, après tout ce temps, a peut-être ressenti la nécessité de l’interven-

tion d'un intermédiaire ?

– Pas tout-à-fait, je suis Aglaé et je fus Pierre dans une autre vie mais cela ne m'empêche pas de reconnaître mon grand ami Paul.

Paul croit que la terre s'ouvre sous ses pieds mais ce ne sont que les bras d'Aglaé qui l'enlacent d'une force et d'une ferveur que ni l'une ni l'autre n'avait connues jusqu'à présent.

Rose, un peu chamboulée par cette rencontre inaccoutumée, se ressaisit et dit :

– Bon, je pense qu'il est bon de vous laisser, vous avez sûrement envie d'être uniquement tous les deux. Je le comprends parfaitement. Qui plus est, je ne peux rester, je dois rejoindre le dix neuvième homme de ma vie. Je terminerai juste par cette réflexion qui me vient à l'esprit et qui s'adresse à Aglaé : "Vous fûtes ce que Paul est et vous êtes ce que je suis". Sur ce, je vous souhaite de belles retrouvailles et plus si.....

Encore une fois les propos de Rose ont été quasi prophétiques. Après son départ, Aglaé et Paul restèrent enlacés un long moment, puis Aglaé dit :

– Tu es toujours aussi beau et tu m'en as fait baver, sacré Paul !

À partir de cet instant, ils ne se sont plus quittés. Ils vivent ensemble dans une petite ville du nord de la France, près de Maubeuge dont nous ne donnerons pas le nom pour préserver leur intimité, leur tranquillité et leur sérénité.

Il ne se sont pas mariés, ils n'ont pas d'enfants mais ils vivent très, très, très heureux.

CONCOURS JEUNES

Et vous trouvez ça drôle ?

CATÉGORIE MOINS DE 13 ANS

1 - LA PROMESSE

ROMANE CLAUZEL

Trop tard pour reculer maintenant, elle saisit la chose au fond de sa poche. Elle sort la boîte carrée en plastique et la pose sur le poêle. Elle enfle des gants en caoutchouc. Elle se rapproche de la toile d'araignée. L'horrible bête se cache derrière un tuyau. Le seul et unique spécimen de toute la maison ! Lucie est terrifiée devant le monstre avec des verrues et des poils ! Mais pourquoi a-t-elle promis à ses copines de ramener une araignée vivante à l'école ? Pour faire peur à leur pire ennemie, Lou, qui ment, qui oublie ses promesses tout le temps. Mais comment faire ? Elle a bien trop peur ! Elle n'y arrivera pas ! Elle crie :

- Mamie viens tout de suite ! J'ai besoin d'aide.

Son petit frère Antoine a tout entendu. Il arrive en courant dans le couloir.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- J'ai promis à mes copines de ramener une araignée à l'école.

- Oh ! facile ! Il s'approche de l'animal à huit pattes, le prend dans main, le pose sur le parquet et... l'écrabouille d'un coup de chausson !

Et vous trouvez ça drôle ?

CONCOURS JEUNES

Et vous trouvez ça drôle ?

CATÉGORIE DE 13 À 16 ANS

1 - C'ÉTAIT POUR RIGOLER

LISA DE SANTIS

Interrogatoire n°1 : Alice Rougot

« Au début, moi aussi j'aimais la taquiner, mais j'ai remarqué ensuite qu'elle était différente. C'était quelqu'un de très impliquée, elle aimait participer, donner son avis. Puis, un beau jour, elle n'a plus rien dit. Je m'en souviens. Elle s'est assise au fond de la classe, du côté des nombreuses fenêtres offrant une vue admirable sur le paysage extérieur. Sa tête était tournée vers celui-ci, elle ne faisait aucun bruit. Son isolement a été brusque, elle s'est, du jour au lendemain, retirée de notre monde commun pour partir dans le sien. Sa pensée n'était plus avec nous. Les pauses quotidiennes étaient le moment idéal pour venir la bousculer. Elle souffrait et cela nous amusait. Mais un beau jour, alors que nous sortions d'un TP de physique, j'ai pu l'apercevoir dans les toilettes. Ses yeux brillaient, elle pleurait beaucoup et exprimait sa souffrance et sa tristesse. J'ai éprouvé de l'empathie ce jour-là et tout a changé. Le cours suivant, Elena s'est présentée avec cinq minutes de retard mais en ne dévoilant rien de ce qu'elle pouvait ressentir. Personne ne se préoccupa d'elle. A nos yeux, ce n'était qu'un vulgaire objet inutile. Cependant, contrairement à ce que l'on pouvait penser, elle n'était pas dans un isolement total. Le midi, des personnes l'entouraient et jamais elle ne mangeait seule à une table. Elle dégageait, avec eux, une toute autre apparence, comme si nous passions d'une image en noir et blanc à quelque chose de plus coloré ! Mais malgré cette apparence extérieure, j'avais le profond sentiment qu'elle n'allait pas bien.

- Qu'as-tu ensuite fait Alice ?

- Et bien j'ai continué avec tous mes camarades de classe à l'em-

bêter, jusqu'au jour où j'ai remarqué de profondes entailles au niveau de son bras gauche. A ce moment précis, j'ai stoppé toutes ces activités. J'ai pris conscience des limites que nous avons complètement repoussées. Je m'en voulais tellement.

- Comment tes camarades ont-ils accepté cette nouvelle ?

- Pas très bien. Ils m'ont menacée, disant que je deviendrai leur nouveau jouet d'ici peu et que j'étais lâche. Je pense qu'ils ont agi par peur. Peur que je dénonce les activités auxquelles nous avons pris part. Ils savaient que ce qu'ils faisaient n'était pas tolérable. Vous savez, je regrette d'avoir fait souffrir Elena mais excusez mon insouciance. Parfois la réalité s'éloigne de nous.

- Alice, tu fais preuve ici de repentir mais ce regret s'est-il manifesté par la suite au travers d'une bonne action envers Elena ? As-tu essayé de mettre fin à tout cela en engageant le dialogue avec des adultes référents ?

- Non, j'étais pétrifiée, la vengeance potentielle de mes camarades tourmentait mon esprit. J'avais peur, peur d'eux mais aussi de moi. « Que va-t-il se passer ? » me disais-je, car il ne faut pas oublier que j'ai moi aussi participé à ce jeu.

- A ce jeu ? Mais vous trouviez ça drôle ?

- Oui, tout ceci n'était qu'un simple jeu, pour rigoler. Pour moi, l'intention n'était pas mauvaise, c'est par la succession d'éléments que ça l'est devenu. Mais sachez qu'elle n'a pas esquissé, de son côté, un seul signe de révolte. Elle s'est mise à l'écart d'elle-même ! Ainsi, j'ai décidé de la laisser telle qu'elle souhaitait l'être ! Et puis vous savez, l'humilier comme nous avons pu le faire, c'était aussi nous assurer de ne pas être à sa place. Sortir de cet engrenage n'est pas possible, vous le comprenez ? Il n'y a aucune issue !

- Alice, il faut parfois élargir son horizon pour entrevoir la lumière de la raison. Nous en avons terminé, tu peux te retirer. »

Interrogatoire n°2 : Jordan Marquez

« Jordan, que pensais-tu d'Elena ? Avais-tu remarqué chez elle quelque chose de différent ?

- Je ne sais trop quoi vous répondre, j'ai pu observer qu'elle était, ces derniers temps, esseulée. Elle n'avait personne avec qui rester. Elle recevait des brimades de la part de quelques lycéens mais rien d'alarmant. Elle était différente, comme si sa vision du monde était à des années lumière de la nôtre.

Pour beaucoup, elle ne méritait pas sa place ici. Mais vous savez, elle ne semblait pas touchée par tout ceci.

- Tu dis avoir vu des lycéens faire preuve d'une certaine méchanceté envers Elena, y as-tu participé ?

- Non !

- Donc tu n'as jamais tenu des propos déplacés ni même rigolé à l'une des paroles qui pouvait être dite ?

- Bon, j'ai peut-être une fois dit des choses mauvaises, mais dans le seul but de me fondre dans la masse. Je ne voulais pas la blesser. Vous savez, au collège, j'ai enduré moi aussi une situation similaire. J'étais enrobé et je parlais avec un bégaiement. Je suis donc très rapidement devenu le bouc-émissaire d'une classe. J'ai fait une phobie scolaire parce que je ne supportais plus cette situation et j'en devenais malade. On m'humiliait chaque jour et en quelques temps ce n'était plus une classe mais un établissement qui me pointait du doigt. Les bleus recouvraient l'ensemble de mon corps, et je ne pouvais esquisser un mouvement sans qu'une douleur se déclare. J'ai eu, un jour, deux côtes fêlées à la suite de violents coups reçus par un garçon. J'ai dû dire à mes parents que j'avais pris un ballon dans le thorax lors des cours d'EPS. Mes souffrances ont duré quatre ans ! J'ai dû me réduire au silence, gardant toutes ces blessures en moi, en espérant qu'un beau jour quelqu'un réagisse, dénonce tout cela. Des témoins... il n'en manquait pas ! J'ai été déçu de voir le comportement des hommes à mon égard qui ont trop vite oublié que j'étais pourtant l'un des leurs ! Heureusement, mes parents ont décidé de déménager durant l'été précédant mon

entrée en seconde. J'ai donc tout quitté. Ce fut un soulagement de me dire que je pouvais tout reprendre depuis le début et oublier cette vie passée. C'est inconsciemment que j'ai reproduit mon vécu sur Elena qui ne méritait pas cela, je le conçois.

- Regrettes-tu ce que tu as fait ?

- Bien évidemment, je regrette mes actes et m'en vois meurtri. Je reste un être humain avant tout et si j'avais su l'ampleur que cette histoire prendrait, je vous assure que je n'aurais jamais rien fait.

- Qu'as-tu pensé lorsqu'Alice vous a dit que cela ne l'amuse plus et qu'elle se retirait ?

- J'ai été, à vrai dire, très étonné car elle fut l'une des premières à rejoindre « le mouvement » mais je ne me suis pas vraiment arrêté sur cela. En revanche Lucas, lui, n'a pas apprécié.

- Lucas ?

- Oui, Lucas ! C'est le chef de file du groupe d'une certaine façon. C'est de lui que l'idée de désigner Elena comme souffre-douleur est venue.

- Es-tu sûr des propos que tu avances ?

- Oui absolument. Je vous dirais même que lui seul a les réponses à tout cela.

- Très bien, merci à toi Jordan. Tu peux partir. »

Interrogatoire n°3 : Claire Songe

« Je n'ai rien fait, jamais je n'aurais pu commettre des actes aussi affreux !

- Claire nous n'avons même pas commencé ! Tu n'as pas à t'inquiéter, nous savons que tu n'es pas impliquée dans les événements que nous allons évoquer.

- Vous m'en voyez soulagée, depuis que j'ai été convoquée pour venir témoigner ici, je n'en dors plus. Je suis sous la menace d'un bon nombre de lycéens qui ont dit qu'étant donné ma faiblesse

émotionnelle, je dévoilerai, à coup sûr, une information, et qu'ils me dénonceraient. J'ai donc pensé que vous en aviez eu retour.

- Nous avons su tout cela, c'est tout de même notre rôle de déceler dans un large ensemble de paroles, la vérité. Cependant, nous avons tout de même besoin de ton avis et de ta perception des événements. C'est pourquoi nous aimerions te poser quelques questions. Pourrais-tu, Claire, nous expliquer comment tout cela a commencé ?

- Bien évidemment, si cela peut vous aider. Il faut savoir que cela a débuté quelques semaines après notre entrée en seconde... donc l'année dernière. Lucas est apparu très énervé, c'est tout du moins l'image qu'il renvoyait. Je ne peux pas réellement affirmer la raison de son énervement car j'étais nouvelle dans l'établissement, mais quelques rumeurs circulaient sur le fait que Lucas et Elena sortaient ensemble. Mais il semblait qu'elle avait décidé de mettre fin à cette relation après une violente altercation. Les raisons de celle-ci me sont malheureusement inconnues, je suis donc dans l'incapacité d'affirmer tout ce que je vous dis ici. M'enfin bon... Ensuite j'ai su qu'il n'avait logiquement pas apprécié la décision d'Elena et il a du vouloir se venger à sa manière. Vous savez, ce garçon a une arme fatale auprès des filles, parce qu'il est vraiment beau. C'est quelqu'un auprès duquel on se sent en sécurité nous les filles et donc on ne sait trop comment résister à son charme.

Pour éviter les problèmes, on se contente ainsi de faire ce qu'il demande tout en restant discret. Il a, à mon humble avis, demandé à la classe d'harcéler Elena pour qu'elle souffre comme il a souffert lui. Ses attentes évoluaient de façon croissante et on passait d'une insulte à des coups suivis d'humiliations sévères. Un beau jour, alors qu'elle était aux toilettes il a pris un trousseau de clefs et a demandé à quelqu'un de forcer la serrure pour l'exposer aux yeux de tous. Ce jour-là, on ne l'a pas revue. La honte qu'elle ressentait l'a éloignée de nous et de ce lieu.

- Tu nous décris de nombreux gestes effectués par ses amis mais lui, a-t-il, à un moment, infligé quoi que ce soit à Elena ?

- Eh bien non ! Il a toujours demandé à quelqu'un de le faire pour

lui. Il ne l'a jamais touchée verbalement ni physiquement. Il n'a cessé de faire croire aux autres que tout ceci n'était qu'un jeu banal auquel elle-même prenait plaisir. Il a ainsi influencé tous les élèves qui face à sa présence physique n'ont tenté aucune riposte. Sous la peur, l'être humain peut être amené à faire d'horribles choses. Ce qui n'excuse en rien leurs actes, mais le Mal n'arrive jamais sans raison sachez-le !

- Je vois, il me semble que nous avons obtenu ce que nous recherchions. Souhaites-tu ajouter des informations complémentaires à ce que tu viens de dire ?

- Non, ce sera tout.

- D'accord, nous te remercions Claire ».

Interrogatoire n° 4 : Lucas Dupre

« Lucas, après de nombreux témoignages allant à ton encontre, tu n'es plus en mesure de contredire nos propos. Tu dois maintenant assumer tes actes. Délie ta langue et raconte-nous ce qui s'est passé après votre rupture.

- Je n'ai rien à dire, elle a décidé de me quitter du jour au lendemain. Une période difficile pour moi, que je n'évoque que très peu.

- Et cette douleur ressentie ne t'aurait-elle pas poussé à faire du mal à Elena ?

- Non, je vous assure que je n'ai rien fait à Elena, ce sont les autres. Moi je n'ai jamais posé l'une de mes mains sur elle !

- Tu n'as rien fait ? C'est donc pour cela qu'Elena n'est plus ici parmi nous, comme c'est pour cela qu'elle se tailladait les veines ! Ne me prends pas pour un idiot, jeune homme. Nous savons pertinemment que tu n'as pas apprécié sa décision, et que tu l'as vécue comme une humiliation personnelle. C'est pourquoi tu as décidé de te venger !

- Si vous possédez les informations nécessaires, pourquoi perdez-vous votre temps avec moi, à vouloir m'interroger ?

- Ce ne sont pas tes camarades qui vont être jugés mais toi ! Nous devons donc recueillir ta version des faits. Avant que l'on procède à l'arrestation, je souhaiterais que tu lises cela. C'est la dernière lettre écrite par Elena avant qu'elle ne commette l'irréparable.

- Je ne veux pas de cette stupide lettre, je me fiche éperdument de ce qu'elle a dit, ressenti et écrit.

- Tu ne veux pas la lire de toi-même, ce n'est pas grave. Nous allons donc procéder à une lecture orale de celle-ci, afin que ces mots s'inscrivent dans ton esprit sans ne jamais pouvoir en sortir ! La voici :

- Alors Lucas, as-tu quelque chose à ajouter ?

- Je n'ai jamais souhaité tout cela. C'était juste pour la taquiner même si au départ mon intention était vraiment mauvaise. Vous savez, je l'aimais beaucoup Elena, et je voulais seulement qu'elle regrette son geste parce que cette séparation s'est faite sur un coup de tête. J'ai voulu lui expliquer mais elle n'a rien voulu entendre. Elle ne m'a pas laissé une seule chance de pouvoir me faire pardonner. Je sais que tout est de ma faute et je m'en veux terriblement. Elena, je suis désolé, tellement désolé. Toutes les excuses du monde ne changeront rien, mais sache que je ne voulais pas tout cela !

- As-tu incité les personnes de ta classe à lui faire du mal ?

- Oui, je demandais à des élèves de lui faire du mal parce que beaucoup m'écoutent. Selon mes dires quotidiens, ils la provoquaient pour qu'enfin elle réagisse. Mais non, il n'y eut aucune réaction

11 décembre : 21h54

Je ne voyais plus, en la vie, qu'un unique sentiment de désespoir naissant.

Chaque action, chaque parole, chaque regard, ont eu leur importance. La vie, elle aussi, a eu son importance mais je n'ai su l'exploiter. Peut-être, ai-je aussi failli de mon côté ? Dans ce

monde, tout est irréel et pourtant chacun a sa réalité. Ceux qui ne savent la trouver renoncent, car ce n'est pas donné à tout le monde que de s'intégrer ici bas. Je ne souhaite pas assister à la mort de cette si belle planète que vous pillez et usez. C'est la seule qui a su m'écouter pendant que vous vous vantiez d'être des Hommes !

J'en veux à cette vie si dure à conquérir, qui m'a confrontée à de jeunes puérils violents, face auxquels je n'ai su donner de réponses. J'en veux à vous, les Hommes, de tout nier et de détourner le regard. Vous n'assumez rien, pas même votre création ! Pourquoi êtes-vous ici ?

Pour n'ériger que guerres et violences comme bénéfiques et utiles ! C'en est trop pour moi...mes yeux ne savent plus s'ouvrir le matin. J'ai longtemps espéré mais cela n'a servi qu'à me bercer d'illusions ! La chute n'en pouvait être que plus grande. Vous, vous entrez dans l'engrenage infernal des habitudes de la vie sans savoir que cela ne fait qu'ouvrir les portes de la mort ! J'en ai déjà trop dit, j'essaie d'apporter des explications à mon geste pour vous, mes chers parents, à qui je n'ai rien à reprocher !

Maintenant, il me semble que les dés sont jetés et que le moment, pour moi, de partir est arrivé.

J'espère et souhaite que vous compreniez mais surtout acceptiez le choix de mon âme afin qu'elle puisse partir libre. Ne soyez pas abattus par cela, c'était mon choix.

À ceux qui ont su m'aimer durant cette vie si éprouvante que fut la mienne, je vous remercie.

Vous avez été peu nombreux, mais vous seuls êtes en mesure, à présent, de redonner à cette vulgaire population le nom d'êtres humains. Acceptez maintenant le choix qui est le mien et ne vous laissez pas abattre par ce sommeil éternel déclaré prématurément dans vos vies.

À mes bourreaux :

Monde sans sens ni humanité,

À vous qui lisez, réagissez,
Sinon cet avenir,
Fondé sur tous vos soupirs,
Ne verra en rien
Le jour naissant de chaque matin.

Elena de sa part. J'ai honte, honte de moi et de mon comportement. Je n'imaginai pas une seule seconde que cette histoire prendrait de telles proportions ! Vous savez, au fond... c'était pour rigoler ! »

2 - UNE RENTRÉE BOULEVERSANTE

MATHIEU DEVOS

Je m'appelle Nathan, j'ai dix ans et je suis scolarisé à l'école élémentaire Albert Pontant, dans une petite ville, à la campagne, près de Rouen. Je suis plutôt bon élève. J'aime bien l'école. Mon physique : je suis un garçon plutôt grand, roux aux yeux bleus, et, malgré ma taille, j'ai de petits pieds.

Je vais vous raconter mon histoire : tout a commencé lorsque j'étais en classe de CE2. C'est aussi l'année où je suis arrivé à l'école Albert Pontant. J'avais alors huit ans. J'arrivais d'un petit village d'une vingtaine de maisons, et j'allais alors à l'école Joseph Trak. Dans cette école, j'étais heureux, j'avais une tripotée d'amis avec lesquels je m'amusais bien. Mais quand je suis arrivé à Albert Pontant, c'est devenu bien différent. Tout d'abord, l'école était beaucoup plus grande, il y avait trois classes de CE2. Ensuite, il n'y avait pas de solidarité. Quand je suis arrivé, j'étais seul, dans un coin de la cour. J'ai regardé les autres s'amuser, tout en shootant dans les quelques cailloux présents autour de moi. Mais un groupe de quatre élèves attirait particulièrement mon attention. Ce groupe s'amusait à faire du mal aux élèves seuls. L'avez-vous deviné ? J'allais bien faire partie de leur petit jeu. C'est une semaine après que tout a commencé. J'étais dans le coin que j'occupais à chaque récréation depuis une semaine, lorsque cette bande est venue vers moi en me disant : « Ah ben alors, t'as pas d'amis ? » J'ai préféré ne rien répondre, car je savais très bien que s'ils me demandaient ça, c'était pour me faire du mal. Voyant que je ne répondais pas, l'un d'eux s'avança vers moi et me donna une petite tape sur la tête. Je préférerai fuir, en me disant qu'ils allaient arrêter.

Malheureusement, j'avais tort. Mon seul refuge, c'étaient les cours : au moins, là, j'étais en « sécurité ». Mais à chaque récré, tout recommençait. J'étais dans mon coin, qui était devenu pour moi mon seul ami. Les membres de la petite bande venaient, me posaient des questions blessantes, et me faisaient mal. J'étais abandonné à moi-même.

Tout cela devait s'arrêter, mais comment faire ? J'avais peur de ce qui allait m'arriver si je racontais ce qui se passait. Alors, je restais seul à essayer de lutter contre l'envie de pleurer.

Chez moi, je devais faire comme si de rien n'était, mais c'était très dur. Il fallait cacher derrière un sourire toutes ses peurs, ses angoisses, ses peines... Je n'arrivais plus jamais à être heureux ! Les moqueries pleuvaient sans cesse, j'en entendis de tous types comme : « Alors, grande perche, comment tu vas ? » ou « Poil de carotte », qui revient à plusieurs reprises. Ces paroles me blessaient terriblement.

Puis est venu le racket. Alors j'étais, comme toujours, dans mon coin, le chef de la « bande » me lança : « Passe-moi ton goûter. » Je fis semblant de les ignorer pour éviter plus d'embrouilles. Mais l'un d'eux s'avança et me dit : « Alors Nathan, n'attends pas ! ». Cette remarque fut suivie des rires de chacun d'eux.

Plus d'une dizaine d'élèves s'était ajoutée à la bande et j'étais devenu comme la « victime » de toute l'école. J'étais abattu, tous riaient autour de moi. Et un jour, je cédaï, je fondis en larmes sous les moqueries. J'étais au bout du rouleau !

Mais tous les jours, tout recommençait. J'avais envie de mettre fin à mes jours.

Vous l'avez peut-être deviné : j'étais victime de harcèlement scolaire. Mais lors d'une récréation habituelle, c'est-à-dire une récréation où j'étais embêté, un garçon que je ne connaissais que de vue s'est avancé vers les harceleurs. Il a d'abord observé longuement le comportement de cette « bande ». Impressionné par tout le mal qu'ils me faisaient, il leur a lancé : « Et vous trouvez ça drôle ? ». D'un coup, tous se sont tus. Le chef s'est avancé vers lui. Cette phrase avait ouvert les yeux du harceleur qui préféra ne rien répondre car il avait totalement conscience qu'il avait tort, dans tous les cas. De ce fait, il recula et, gêné, dit : « Allez, les gars, on se casse ». Mon sauveur s'appelle Thomas. Aujourd'hui, il est devenu mon meilleur ami. On passe plein de bons moments ensemble, loin de cette « bande » dont tous les membres ont été renvoyés de l'école. Désormais, je mène une vie d'écolier normal, et je lutte

activement contre le harcèlement scolaire. J'ai réussi à tisser une complicité avec Thomas, comme celle que j'avais avec les amis de mon ancienne école. Je peux compter sur lui comme il peut compter sur moi.